

530
Huitième année, N° 46

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Pérouse

18 MARS 1929

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 8 février 1929

La Méditerranée

Méditation à Combourg

Un poète historien : Gonzague de Reynold

« Ce vice impuni, la critique... »

Les Juifs et le cinéma

Après dix ans

Le théâtre de Victor Hugo

Pierre Termier

Firmin van den Bosch

Edmond Jolly

Marcel Schmitz

Dr Karl Döbling

Th. Van Tichelen

André Bellessort

Les idées et les faits : Chronique des idées : Sacre de Mgr Ladeuze, Mgr J. Schyrgens.
Faits-divers et Commentaires, Omer Englebert. — Roumanie.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. 220.50. Compte cheque postal : 489.16.

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

BANQUE - BOURSE - CHANGE

Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones :
N° 234.00-151.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1^{er} étage. Accès facile et indépendant.

Estrade et installation pour projections lumineuses, 225 fauteuils

Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements
d'installation, de chauffage, et d'éclairage,
pour assemblées, représentations théâtrales,
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, in pression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.—

Réserves . . fr. 504,657,742.94

Total . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en
province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de
375 villes et localités importantes du pays.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

La revue catholique des idées et des faits

La Méditerranée
Méditation à Combourg
Un poète historien; Gonzague de Reynold
« Ce vice impuni, la critique... »
Les Juifs et le cinéma
Après dix ans
Le théâtre de Victor Hugo

Pierre Termier
Firmin van den Bosch
Edmond Joly
Marcel Schmitz
D^r Karl Döbling
Th. van Tichelen
André Bellessort

Les idées et les faits : Chronique des idées : Sacre de Mgr Ladeuze, Mgr J. Schyrgens. — Faits-divers et commentaires, Omer Englebort. — Roumanie.

♦ « L'Enigme flamande » C'est sous ce titre qu'un de nos jeunes écrivains journalistes les mieux doués, M. Charles d'Ydewalle, vient d'écrire un article qui termine par ces lignes :

« Nous sommes sur le terrain mouvant des chimères. Au delà d'un certain ordre de généralités très imprécises, où les chiffres et les faits n'ont aucune valeur, le problème flamand, pour ses malades comme pour ses thérapeutes, se volatilise et n'est plus qu'une énigme. Qui nous répondra, qui nous dira de façon précise ce que veulent ceux que M. Rubbens lui-même appelle des minorités exaltées? Il serait grand temps qu'on nous réponde. »

Car, d'après M. d'Ydewalle « ni M. Jaspak, ni MM. Van Cauwelaert et Poulet (ni M. Rubbens, avait-il dit plus haut) n'ont su dire ce que voulait le flamingantisme ».

La situation étant grave de l'avis de tous ceux qui, en Flandre, vivent en contact étroit avec le peuple flamand, les bons patriotes, ceux qui sincèrement souhaitent et poursuivent la paix et l'entente entre fils d'une même mère — et M. Charles d'Ydewalle est très certainement de ceux là — ont le devoir urgent et impérieux de regarder cette situation en face, d'essayer de la comprendre et de chercher en commun les meilleurs remèdes.

Nombreux, très nombreux sont ceux qui nient le problème.

— Que veulent-ils donc encore vos Flamands? Le savent-ils? Qui donc a jamais énoncé clairement leurs revendications dites légitimes? Quelles lois voulez-vous encore voter?, etc., etc.

Il faut partir des faits. Quels sont-ils? M. Rubbens a très exactement exposé, ici même, l'état des esprits en Flandre. Or, cet exposé objectif et qui ne visait qu'à décrire une situation existante, nous avons entendu un homme d'Etat le qualifier de... « injustifiable »! « Comment M. Rubbens a-t-il pu écrire un aussi détestable article! Mais un fait comme tel est avant tout un fait. La seule question qui se pose à propos de ce fait est celle de savoir si oui ou non le fait est vrai. Nous qualifier « d'avocat de l'activisme » (comme l'a fait L'Indépendance belge) parce que nous signalons des faits, est aussi insensé que le serait l'épithète de... « buveurs de sang » à l'adresse de quiconque dénonce les armements secrets de l'Allemagne.

Or, dans la grave question qui menace la Belgique d'une crise redoutable, on ignore les faits. Car enfin si M. Rubbens a raison — et encore une fois, les meilleurs juges sont unanimes à cet égard — si « la Flandre est devenue frondeuse », si « la Belgique officielle s'est aliéné la confiance de la Flandre », si un potentiel flamand existe qui croît de jour en jour, si une force s'accumule dont on ne sait trop la direction qu'elle prendra, si tout cela est vrai, on pourrait être placé demain, après avoir trouvé tout cela bien vague et imprécis, ne disons pas devant une catastrophe — on nous accuserait encore de défaitisme, — mais devant des événements très graves, devant un « désordre mortel pour le pays ».

Sur les origines de l'état des esprits en Flandre on peut discourir à perte de vue. Vains débats! Laissons cela et tâchons de nous mettre d'accord sur les faits. Or les faits sont tels qu'il suffirait de bien peu de chose pour allumer un immense incendie. M. d'Ydewalle a beau écrire qu'il n'y a pas de quoi être mécontent, que les Flamands « ont au Parlement un effectif au moins égal à celui de la partie wallonne du pays », « ce qui n'empêche certains Flamands d'affirmer sincèrement que jusqu'en ces dernières années la Flandre fut opprimée par un régime centralisateur » (laissons les formules et disons simplement que les lois flamandes ne sont pas appliquées, ou presque pas, dans les ministères...); qu'à Gand et à Bruges, chez les libraires, « pour cinquante ouvrages en cette langue (française) on en vend un en flamand » (!); que « le dédoublement intégral des cours de l'Université de Gand donnerait immédiatement des résultats édifiants, c'est pourquoi les flamingants n'en veulent pas. Ce serait la lutte du pot de fer contre le pot de terre », M. d'Ydewalle a beau croire tout cela, il reste

le fait confirmé par l'élection d'Anvers, que la grande masse du peuple flamand est agitée, en ce moment, de sentiments frondeurs anti-belges.

— Mais alors, nous disent certains amis, pourquoi ne dites-vous pas plus verbeusement leur fait aux mauvais bergers qui ont laissé se développer pareille mentalité? Pourquoi vous en prenez-vous surtout à ceux qui se trouvent en face d'eux?

D'abord, personne, croyons-nous, n'a dénoncé plus vigoureusement que nous, depuis huit ans, les folies et les chimères qui travaillent l'âme flamande. Nationalisme, romantisme racique, linguistique, culturel, faux mysticisme, nous ne croyons pas que personne ait été plus précis dans la critique et plus constant. Le mal s'est étendu. Mais pas seulement ce mal-là! Aux Flamands d'expression française, aux Bruxellois et aux Wallons, depuis des années aussi, on crie : Attention, inconsciemment vous faites le jeu des pires extrémistes! Ils n'ont pas compris, ils ne comprennent toujours pas, ils apportent chaque jour encore de l'eau au moulin des extrémistes...

Depuis 1918 tout ce que l'on a tenté pour résoudre la question flamande n'a fait que l'empirer. Voilà un fait encore et qui devrait donner à réfléchir. Car si on s'est trompé — et les résultats sont là — quelles furent les causes de l'erreur?...

Dire et redire, en ce moment, aux Flamands qu'ils ne savent ce qu'ils veulent, s'opposer de front aux forces déchainées, nier la gravité de la situation et la déclarer injustifiable, tout cela aggrave le mal bien loin de le guérir. Encore une fois le problème n'est plus un problème académique, une question de savoir qui a tort ou qui a raison, mais un problème politique, un problème de gouvernement : que faire, les choses étant ce qu'elles sont.

— Mais enfin, me répondra M. d'Ydewalle, que veulent-ils, que faut-il faire?

Ce qu'ils veulent est vague et imprécis en un certain sens, et extrêmement net par ailleurs. Ils veulent que la Flandre soit flamande et qu'elle le soit avec dignité. Il est indéniable que le Flamand — langue, mœurs, coutumes, — est loin, très loin encore en Belgique, d'être à égalité avec le Français. Il y a encore une hiérarchie pratique des valeurs, un primat très net et très étendu du Français, surtout dans la Belgique officielle, qu'à tort ou à raison, la Flandre prétend ne pas accepter. Et nous croyons que plus rien n'est capable d'arrêter cette force-là. Si donc vous aimez la Belgique, prenez-en votre parti et cherchez, non plus à remonter le courant, mais à composer avec lui, à rechercher comment une Flandre vraiment flamande travaillera le plus efficacement à la grandeur de la commune patrie.

Nous pourrions apporter ici des faits précis, des noms de titulaires de hautes charges (officielles ou non) en pays flamand et qui ignorent pratiquement la langue flamande alors que vivant au milieu du peuple flamand.

Il n'y a qu'une solution au problème, un seul moyen de détourner la crise, c'est, selon le mot du comte de Lichtorvelde repris par M. Rubbens et que si souvent nous avons exprimé en d'autres termes : il faut que la Flandre se sente aimée. Et ajoute M. Rubbens, que la Belgique se fasse aimer par elle.

Comment? Oh! que ce serait simple...

Mais il y a urgence, et urgence angoissante malgré ce que pensent et ce qu'écrivent ceux qui ne connaissent la Flandre qu'à travers les milieux français de nos grandes villes flamandes. Ils se trompent. M. Destrée a eu la franchise et le courage de le confesser publiquement ces jours-ci : « Nous nous sommes trompés dans la question flamande ».

Beaucoup de Flamands se trompent, eux aussi, c'est entendu, ils nourrissent les plus folles chimères et caressent les plus dangereuses illusions, mais ce n'est pas en s'opposant à cette marée et à cette tempête que vous sauverez ce qui doit être sauvé : la Patrie! Vous ne calmez les esprits qu'en forçant les cœurs : aimez les Flamands et une Flandre flamande... Et cet amour vous inspirera les gestes nécessaires

La Méditerranée

La Méditerranée est si belle que nous sommes tentés de la croire nécessaire et définitive. Il nous semble qu'elle a toujours existé, que la Terre ne saurait se passer d'elle. Sur ses bords, mieux que partout ailleurs sur la planète, se réalise la congruence parfaite du climat, des couleurs et des formes. Les autres mers ont leur beauté, comme toutes les créatures, mais avec des imperfections, des taches, des ombres : il en est qui s'étendent sous des brumes épaisses, ou sous des ciels brouillés, chargés de nues, rayés d'averses, menaçants et sinistres; d'autres reflètent des ciels trop purs, où jamais un nuage ne se hasarde et qui paraissent d'airain. Beaucoup d'entre elles baignent des côtes inhospitalières, frangées de récifs redoutables aux navigateurs, ou calcinées par un soleil qui les rend impropres à la vie, ou enfouies dans une végétation trop luxuriante au sein de laquelle d'innombrables organismes microscopiques, infiniment hostiles, attendent l'homme qui oserait y débarquer. Ici, rien de semblable : c'est un printemps perpétuel; c'est le juste équilibre des vents froids qui soufflent des monts d'Europe et des vents chauds qu'exhale la brûlante Afrique; c'est l'heureuse alternance, au long du rivage, des pentes douces où les jardins toujours verts se parent, en toute saison, de fleurs délicates et parfumées, et des falaises, hardiment dressées, de roches blanches, de roches rouges, de roches cristallines aux couleurs sombres, qui donnent au paysage un air de force, une grandeur austère, quelque chose de la majesté des palais et des temples; c'est, dans les vallons pleins d'arbres fruitiers, ou sur la crête des collines, ou dans les criques rocheuses qui découpent la côte, le joyeux éparpillement des villages; ce sont les flots bleus, indolents et presque endormis, bien rarement en colère, qui chantent, sur la grève, leur complainte incessante, tantôt clamée à voix haute, tantôt murmurée à peine, et toute voisine du silence. Heureux mer! Heureux pays! Comme on a raison d'y venir, d'y chercher le repos, la consolation, la santé! On voudrait y appeler tous ceux qui souffrent, c'est-à-dire tous les hommes, afin que chacun d'eux eût, avant de mourir, un sourire de la Terre et du Ciel, quelques heures d'exultation intime et de profonde allégresse, l'oubli momentané de la douleur et de la misère, l'illusion d'être arrivé déjà au terme du voyage et d'être fixé, à jamais, dans la paix divine et l'éternelle vision de Beauté.

Pour compléter la douceur de vivre et la joie de songer, voici le défilé des légendes et le défilé, plus précis, de l'histoire. Nulle part, dans le monde que Dieu a concédé aux hommes, il n'est passé plus de races, plus de nations, ni plus riches en héros, en poètes, en penseurs, en artistes, que sur les rivages méditerranéens. Légende de la lointaine Atlantide, où s'est accompli, comme en un beau rêve, le génie de Platon; légendes fabuleuses des Phéniciens et des Egyptiens; légendes de l'antiquité grecque, expédition des Argonautes; guerre de Troie, voyages d'Ulysse à la recherche de son île d'Ithaque, voyage d'Enée et de ses compagnons à la recherche d'une terre hospitalière. Puis l'histoire, sortant peu à peu de la légende comme un clair matin, se dégage du brouillard : conquêtes d'Alexandre et de Cyrus; naissance, grandeur et force de Rome; guerres puniques où s'affrontent, comme vient de nous le montrer G.-K. Chesterton, l'aimable paganisme latin et les effroyables démons qui sont les dieux de Carthage; l'art grec répandu sur le pourtour de la Méditerranée, apporté sur toutes les rives par des galères dont la cargaison est faite de statues en marbre ou en bronze et dont les passagers sont des aèdes ou des philosophes. Puis le Christianisme, la merveilleuse nouvelle qui part de la côte palestinienne, traverse les flots, va conquérir

et changer le monde : voyages répétés de saint Paul visitant les jeunes églises, voyage de saint Pierre vers la Ville Eternelle où l'attend un supplice ignominieux qui se muera en éclatant triomphe; voyage des saintes Maries et leur débarquement aux plages provençales; la Gaule, chrétienne désormais, se constituant peu à peu en nation par l'heureux mélange des races du nord et des races méditerranéennes. Puis l'éclosion de l'Islamisme, la conquête sarrasine, la chrétienté menacée; la sublime folie des Croisades et leurs vagues d'héroïsme déferlant sur les côtes de Syrie, de Palestine, d'Égypte, de Tunisie; les Maures chassés d'Espagne; la victoire de Lépante; l'Europe sauvée de la barbarie et tout illuminée par le progrès des sciences et des arts. Puis, longtemps après, l'épopée napoléonienne, commencée sur les bords de la Méditerranée, en Corse, à Toulon, en Ligurie, à Saint-Jean-d'Acre, aux Pyramides, terminée sur ces mêmes bords, à l'île d'Elbe et au golfe Juan. Puis l'indépendance de la Grèce, le bon Canaris arborant l'incendie, l'in vraisemblable bataille de Navarin. Enfin la terrible guerre de 1914 à 1918 : la Méditerranée momentanément assombrie; le silencieux défilé des cuirassés et des croiseurs, tous feux éteints, dans la nuit noire; la sourde menace des torpilles; le brusque engloutissement d'un grand navire, dans la houle indifférente, sous le regard impassible des constellations...

Où, en vérité, la Méditerranée paraît définitive, nécessaire à l'humanité, nécessaire même à la planète; on a envie de la croire éternelle.

Mais il appartient au géologue de montrer que rien, dans le monde créé, n'est éternel; que « la figure de ce monde passe »; que la pérennité de la Nature est une illusion; que la falaise la plus ferme et la plus orgueilleuse n'est qu'un mur en ruine; que le rivage le plus riant, le plus fertile, le plus peuplé d'hommes était hier un fond de mer et, demain, disparaîtra de nouveau sous le retour des ondes. La Méditerranée n'a pas toujours existé telle que nous la voyons aujourd'hui; ses rivages se sont déplacés; ses fonds ont changé; ici des gouffres se sont ouverts; ailleurs des îles ou même des pans entiers de continent ont surgi du milieu marin. Toute une histoire, très longue, mais qui va se perdant bien vite dans la nuit des âges, est évoquée par l'observation géologique. Je convie mon lecteur à assister, durant quelques instants, à cette évocation : ainsi nous méditerons ensemble sur la brièveté des choses, sur la puissance invincible du Temps, sur l'incomparable grandeur de l'Homme qui, passant si peu de jours à vivre, a néanmoins l'idée et même la soif de l'Éternel.

Comment peut-on se rendre compte que le destin d'une mer a varié et qu'elle a été, jadis, bien plus grande qu'aujourd'hui? Par diverses sortes d'observations qui, toutes, sont familières au géologue.

D'abord, pour établir l'existence de petites variations, consécutives à un simple changement du niveau marin, il suffit de se promener le long du rivage et d'examiner attentivement la zone de terre ferme qui l'avoiine. On y trouve, çà et là, à des altitudes diverses, supérieures les unes de quelques mètres, les autres de quelques dizaines ou même de quelques centaines de mètres au niveau zéro actuel, on y trouve, dis-je, des restes d'anciennes plages, des accumulations de galets et de sables, plus ou moins riches en débris de coquilles marines et plus ou moins cimentés par l'incrustation calcaire. Pas de doute possible, le rivage, à une certaine date, a été là. On peut aussi trouver, dans les rochers

qui maintenant dominant de haut la mer, des séries, disposées en ligne presque horizontales, de perforations cylindriques faites par les mollusques lithophages qui vivent au niveau même des flots et qui rongent la pierre. Quelquefois enfin l'on découvre, dans la falaise et à des hauteurs variées, des traces évidentes de l'action corrosive des vagues, à des places que les vagues d'aujourd'hui ne sauraient plus atteindre. Nous reconstituons ainsi d'anciens rivages plus ou moins éloignés du rivage actuel : ils témoignent d'un recul de la mer ou — ce qui revient au même quant aux apparences produites — d'un mouvement d'ascension du continent. Les preuves d'un mouvement inverse sont naturellement plus difficiles à découvrir, car si le continent s'abaisse ou si la mer, en se gonflant, s'avance sur lui, les étendues qui étaient autrefois sèches, et qui sont aujourd'hui noyées, ne sont pas observables. On voit quelquefois, cependant, des constructions faites de main d'homme, des colonnes, des murs, des parvis de temple, submergés maintenant sous plusieurs mètres d'eau; ailleurs, des routes pavées qui allaient à l'ancien rivage descendant dans la mer et s'y poursuivent; ailleurs encore des dragages effectués près de la rive, dans la vase ou le sable, amènent au jour des médailles, des monnaies, des tessons de poteries, des débris de statues, sur une étendue telle que l'on ne peut pas croire au naufrage de quelque barque; c'est le niveau marin qui a changé, et ce fond de sable et de vase actuellement immergé faisait jadis partie de la terre ferme. De l'ensemble de ces observations sort peu à peu la conséquence que le niveau marin, le niveau zéro, a oscillé; le rivage s'est balancé, d'un mouvement oscillatoire. Les anciennes lignes de rivage, repérées comme je viens de dire, correspondent aux époques où ce niveau est demeuré invariable pendant longtemps, pendant quelques siècles; car un niveau zéro qui ne persisterait que pendant peu de temps ne laisserait qu'une trace éphémère, bientôt effacée. Imaginons un raz-de-marée envahissant notre Côte d'Azur, montant jusqu'à cent mètres d'altitude, puis s'apaisant et laissant la mer rentrer dans son lit; c'aura été une effroyable catastrophe; mais il n'en restera pas de trace durable et, dans mille ans, les hommes en auront perdu le souvenir.

Cela n'est rien, et il y a des variations bien plus grandes, que mettent en évidence d'autres observations géologiques. En plein continent, loin des côtes actuelles, dans la montagne même, on voit, çà et là des roches affleurer qui sont formées d'assises sédimentaires : des bancs de grès, des bancs de calcaire, des bancs d'argile comprimée que la compression a rendue schisteuse; là-dedans, des fossiles marins, des coquilles, des empreintes d'animaux qui ont vécu dans la mer. Dites au cultivateur qui pousse sa charrue entre ces roches, dites-lui que la mer s'est étendue sur son champ et que les vagues ont roulé là où s'élève aujourd'hui sa maison : il ne vous croira pas. C'est cependant l'exacte vérité. Il y a de ces affleurements de roches faits de sédiments marins dans tous les continents, dans toutes les chaînes de montagnes, même les plus hautes : oui, dans l'Apenin, dans les Alpes-Maritimes, dans nos douces collines de Provence; que dis-je? dans les grandes Alpes et jusqu'à plus de 4,000 mètres; que dis-je encore? dans l'Himalaya et jusqu'à plus de 7,000. Et c'est la même chose dans l'Afrique du Nord. Les hypogées d'Egypte, les tombes de la Vallée des Rois sont creusées dans des assises rocheuses qu'ont édifiées, jadis, par l'accumulation de leurs coquilles, des foraminifères et, des mollusques marins, des bêtes qui vivaient dans la mer. Un peu antérieurement à ces bêtes, d'autres vivaient dans une mer plus étendue qui couvrait la plus grande partie du Sahara et dont les dépôts, plissés et portés à des centaines de mètres d'altitude, s'observent en maint endroit de l'Atlas et des chaînes côtières. Quand on a remarqué cela, on est fixé sur l'instabilité des rivages : on comprend que chaque rivage est une ligne éphémère, tracée hier et destinée à s'effacer demain; que chaque falaise est le bord cassé et provisoire du domaine continental et que ce domaine s'avancé autrefois bien plus loin dans la mer; qu'une partie s'en est effondrée; que le prolongement de la falaise est sous les flots; que telle île, au large de la côte, qui semble un navire perpétuellement à l'ancre et pour toujours immobile à sa place et immuable dans sa forme, est un témoin resté debout, resté visible, de cette portion de terre ferme cassée, morcelée, effondrée, témoin qui lui-même, peut-être, ne tardera pas à descendre au gouffre. Oui, même les plus vastes îles, Corse, Sardaigne, Sicile, Baléares, îles Ioniennes, îles de la mer Egée, Crète, Rhodes, Chypre. Certes, elles sont bien belles et nous avons peine à croire

qu'elles ne soient pas des ornements définitifs du visage de notre Méditerranée; mais il faut bien avouer que chacune d'elles est une ruine. La Corse et la Sardaigne ont été réunies et elles ont fait corps avec la côte tyrrhénienne; la Sicile, jadis, était soudée à la Calabre et se rattachait à la Tunisie; les Baléares prolongeaient les monts de la Provence et l'on voit clairement que, de l'autre côté, leurs sierras se poursuivaient par la Cordillère neigieuse qui domine les jardins de Grenade. Mais alors les abîmes marins n'ont pas toujours existé; ils sont peut-être relativement récents. Quelques-uns, en effet, semblent dater d'hier. Je donne ici à ce mot, hier, un sens géologique. Aux yeux du géologue, l'échelle du temps n'est pas celle dont se servent communément les hommes : un million d'années en arrière, c'est hier pour lui; un million d'années en avant, c'est demain.

* * *

A la lumière de cette torche un peu fuligineuse, pénétrons dans la caverne du passé; essayons de déchiffrer l'histoire de notre mer, de notre belle Méditerranée.

Je dirai d'abord que, depuis l'apparition de l'homme sur ses rives, la Méditerranée a peu changé. Elle n'a pour ainsi dire pas varié depuis le début de la période historique, sauf sur quelques points, comme Pouzzoles, près de Naples, où le voisinage des volcans a causé de petites oscillations du rivage, d'une amplitude de six ou sept mètres tout au plus. Les ports grecs ont leur niveau d'autrefois; de même les ports de Carthage. Et cette constance du niveau, à quelques mètres près, remonte bien plus haut que le début de la période historique. La plupart des stations néolithiques situées au voisinage de la côte actuelle semblent avoir été, au temps où y vivaient des hommes, dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui par rapport à la mer. Si l'un des hommes qui, vers la fin du Paléolithique, ont habité les grottes de Menton, revenait à la vie, rouvrirait les yeux, était conduit par nous sur le rivage où il s'est endormi il y a dix ou douze mille ans, je crois qu'il reconnaîtrait tout le paysage et s'imaginerait n'avoir dormi que peu de jours, ou peu de siècles. — Oui, c'était ainsi de mon temps — dirait-il, — ou à peu près ainsi. Les monts étaient pareils, et les rochers, de la côte, les caps, les golfes, les îles. La mer était un peu moins haute, cependant, et l'on dirait que devant la grotte où nous vivions, la plage s'est rétrécie. Je ne vois pas d'autre changement : voici le même soleil et la même tiédeur de l'air, et sur la mer et dans le ciel le même bleu limpide. Mais comme les hommes sont devenus nombreux! Et comme leurs habitations sont vastes et hautes! Sont-ils plus sages qu'autrefois? Sont-ils plus heureux? — A ces dernières questions de notre *revenant* nous ne saurions trop que répondre; nous ferions semblant de n'avoir pas compris.

Mais les vieux habitants des grottes de Menton ne sont pas les premiers hommes qui soient venus dans ces parages. D'autres peuplades, bien avant les leurs, y sont passées, qui sans doute arrivaient de l'Orient et qui, poussées par nous ne savons quelle force irrésistible, s'en allaient vers l'Atlantique, très ignorantes, probablement, du but vers lequel elles marchaient : vagues successives d'humanité se poursuivant l'une l'autre, se remplaçant l'une l'autre, se heurtant l'une après l'autre aux grandes glaces qui, périodiquement descendaient du Nord, ou s'arrêtant devant l'Océan « aux flots infranchissables ». Tout le monde sait les noms de ces lointains ancêtres : les Néandertaliens, les Chelléens; ceux-ci, les plus anciens, ne nous sont guère connus; peut-être sous le nom de Chelléens confondons-nous plusieurs races distinctes; la race néandertalienne paraît plus homogène; on nous a décrit avec précision son anatomie et nous savons que ces pauvres gens, qui étaient des sauvages probablement fort grossiers, avaient l'usage du feu et enterraient les morts.

Pour comprendre ce que pouvait être la Méditerranée au temps des Paléolithiques, il faut savoir que les vallées n'étaient point creusées, alors, jusqu'au fond où nous les voyons maintenant descendues. Les stations chelléennes, quand elles sont comprises dans les alluvions d'une rivière, sont, les unes à quelques mètres, d'autres à 25 ou 30 mètres au-dessus du cours actuel. Or, ce qui fait qu'une rivière creuse sa vallée, c'est que le niveau de base s'abaisse, entraînant ainsi l'augmentation de la vitesse des eaux et leur puissance corrosive. Le niveau de base, c'est le niveau de la mer. La mer, depuis l'époque où vivaient, en France, les Chelléens, s'est donc abaissée d'au moins une vingtaine de mètres par rapport

au continent supposé immobile. Nous ne pouvons d'ailleurs constater que le mouvement relatif de la terre ferme et de la mer : et peut-être, au lieu que la mer soit descendue, est-ce le continent qui est monté. Sur les côtes, on connaît des stations chelliennes dans les plages anciennes dont l'altitude dépasse de beaucoup 30 mètres. Il est donc probable que la descente de la mer n'a pas été la même partout. Le mouvement général, relatif, de la mer et du continent s'est compliqué de mouvements locaux qui ont affecté, ici ou là, le rivage. Mais négligeons ces petites différences locales. Nous pouvons admettre que, pour les hommes de l'époque chelliennne qui ont connu la Méditerranée, cette mer était d'au moins vingt et probablement de trente mètres plus haute qu'aujourd'hui. Rétablissons par la pensée cet ancien niveau de 30 mètres; faisons se gonfler jusque là les eaux marines : nous n'aurons pas de peine à nous figurer la forme qu'avait le rivage; et le pays nous apparaîtra tout entier, le pays méditerranéen où ont vécu les premiers hommes et qui, somme toute, diffère peu de celui où nos contemporains ont l'agrément de vivre.

Quelle peut être l'ancienneté de l'époque chelliennne où la Méditerranée était ainsi, dans son ensemble, de vingt ou trente mètres plus haute qu'aujourd'hui? A cette question si grave qui est la question même de l'âge de l'humanité, nous ne pouvons pas répondre d'une façon précise; mais il semble bien que l'évaluation la plus probable soit voisine de trente mille années, à dix mille ans près. Cela paraît beaucoup aux historiens et aux ethnologues; pour les géologues, c'est une durée infime, car l'unité de temps en géologie, c'est le million d'années.

Ainsi, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, la Méditerranée n'a pas eu d'autre changement que de petites variations de son niveau, variations sans doute oscillatoires, dont la résultante a été un abaissement de vingt ou trente mètres, plus probablement trente. Si cette résultante est petite, c'est que la durée correspondante est petite : l'humanité, par rapport aux mers, aux îles, aux gouffres, aux montagnes, est extrêmement jeune

Pénétrons plus avant dans la nuit des âges. Voici la terre avant les hommes, la terre déserte d'hommes. L'échelle du temps est tout autre; ce n'est plus l'échelle humaine; c'est l'échelle des phénomènes géologiques, érosion, sédimentation, usure des montagnes, déformation de la surface terrestre. Le siècle, désormais, n'est pas beaucoup plus qu'un jour. Le millénaire même paraît tout à fait insuffisant. C'est à coups de millions d'années que l'histoire géologique progresse. Voyons cette histoire *en raccourci*, comme si nous étions le voyageur de Wells chevauchant sa fantastique machine et qu'à toute vitesse nous rechemions le cours du temps. Nous allons voir la Méditerranée se déformer sous nos yeux; bientôt elle ne sera plus reconnaissable.

L'homme est apparu dans l'époque que les géologues ont appelée l'ère quaternaire et qu'ils ont définie par le phénomène étrange des grandes glaciations répétées, c'est-à-dire de l'avancée, à plusieurs reprises, des glaciers de la Scandinavie jusqu'à l'Europe centrale, des glaciers alpins jusqu'aux plaines du Danube, du Rhin, du Rhône et du Pô. L'ère quaternaire était commencée bien avant l'homme. Avant elle, et incomparablement plus longues, se sont écoulées les ères tertiaire, secondaire, primaire, de plus en plus vieilles, de plus en plus longues, de moins en moins distinctes, de plus en plus perdues dans la nuit.

La dernière période de l'ère tertiaire est ce que l'on appelle le Pliocène. La Méditerranée pliocène a pu être reconstituée tant bien que mal par les géologues, grâce aux anciennes plages qu'elle nous a laissées et qui souvent sont riches en coquilles. A ne considérer que ces plages, il semble d'abord que la Méditerranée ait été, au Pliocène, bien plus étendue qu'aujourd'hui : on les trouve en effet, ces anciennes plages, à des cotes élevées, 200 mètres près d'Antibes, 400 et même 500 mètres le long de la Riviera, jusqu'à 1,000 mètres en Calabre et en Sicile, 500 mètres en Algérie, de 200 à 500 mètres en Espagne. Cela indique un phénomène général, avec des mouvements locaux variables. Mais il y a de longues étendues de côtes méditerranéennes où les dépôts pliocènes sont inconnus, où ils paraissent ne s'être pas formés : ces portions de nos côtes étaient au-dessus de la mer; elles sont

donc descendues, depuis lors, plus que la mer n'est elle-même descendue, et avec elles sont descendus, sans doute, de vastes territoires continentaux qui ont été peu à peu engloutis. Tout un massif dans le nord de l'Algérie aurait ainsi disparu sous les flots, de même un fragment des chaînes côtières d'Espagne entre Alicante et Valence, et les prolongements qui les rattachaient aux Baléares. De même encore un massif qui continuait à l'est la Catalogne, et un autre, plus vaste, dont la côte provençale entre Marseille et Hyères, les Maures, l'Estérel, une partie de la Corse, la Sardaigne, l'île d'Elbe, la chaîne métallifère de la Toscane, sont des témoins, des débris restés au-dessus des eaux. Tout cela, c'est la Méditerranée occidentale. Dans la Méditerranée orientale, les mouvements ont été plus amples encore et plus complexes. Il y a, en effet, au nord du Péloponèse, des couches marines pliocènes à 1,800 mètres d'altitude; non loin de là, par contre, plusieurs des îles de l'Archipel grec, et même les fonds marins qui les séparent aujourd'hui, semblent avoir été émergés pendant le Pliocène. La déformation, au cours de cette époque, a donc été très grande. Est-ce parce que la surface terrestre, dans la région méditerranéenne, était plus mobile qu'aujourd'hui? Est-ce, tout simplement, parce que le Pliocène a duré très longtemps? Nous ne savons pas. En tout cas, la Méditerranée pliocène était, non pas partout, mais sur beaucoup de points, très différente de notre Méditerranée. C'est ce que je disais au début de cet article. Nous avons à peine commencé notre voyage rétrograde, en remontant le cours du Temps, et déjà la géographie est devenue méconnaissable (1).

PIERRE TERMIER.

Membre de l'Académie des Sciences

Méditation à Combourg

Septembre 1928.

Combourg, Saint-Malo... Pour qui a tant soit peu l'imagination sentimentale, quels noms lourds de sève! Il y a, en eux, un appel impérieux aux facultés de penser et d'émotion et le plus pathétique retour aux origines de notre vie intellectuelle. Les catholiques de notre génération doivent à Chateaubriand cette exaltation première qui épanouit l'âme aux souffles de l'Art. Sans doute ils ne prétendent pas voiler les tares du Romantisme, ni affirmer que l'auteur de *René* soit totalement exempt de certaines de ces tares. Mais ils demandent qu'une condamnation sans nuances ne frappe pas celui qui donna aux esprits et aux cœurs, par la voix du génie, cette admirable et bienfaisante leçon que la foi est la plus haute forme de la Beauté. Le don de magnificence que Dieu départit à Chateaubriand, il le voua à l'apostolat religieux, par le lyrisme, et désintoxiqua ainsi les âmes du poison desséchant de la raillerie voltairienne. Et le *sursum corda* qu'il chanta, valut à l'Eglise des adhésions qui seraient restées revêches aux rigoureuses dialectiques théologiques! Ah! je sais — et la critique antiromantique le répète sans cesse — Chateaubriand fut un grand rêveur! Comme si le rêve n'était pas l'essence même de la poésie et comme s'il ne fallait pas le juger par les sentiments qui l'inspirent et les sentiments qu'il fait naître! Or si chez Chateaubriand le rêveur a payé parfois tribut aux erreurs de son temps, par des heures de morbidesse stérilisante, en général il s'apparente à l'Ecclésiaste et à sa mélancolie d'ordre universel : c'est la grande détresse humaine devant la fugitivité de la vie et devant l'impassibilité de la nature, le goût de cendre qu'il y a au fond de toute joie.

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

Pour surprendre chez Chateaubriand le secret de cette mélancolie, il faut — comme j'en eus le privilège en septembre dernier — rejoindre l'ombre de René sous les frondaisons de Combourg. C'était par un après-midi sans soleil; de lourds nuages chevauchaient au ciel et le vent, mugissant à travers les grands arbres du parc, faisait grincer les vieilles girouettes du manoir; celui-ci a gardé toute son allure rébarbative d'autrefois: retraite du vieux pirate qu'était le père Chateaubriand! Au haut d'une des massives tours, dans la petite chambre de René enfant, régnait un crépuscule précoce qui voilait les portraits; aucune vue directe sur le dehors, mais du chemin de ronde qui entoure cette rigide cellule, quel paysage à la fois verdoyant et grave où tout un coin de Bretagne s'étale en demi-cercle avec, à l'horizon lointain, cette « cime indéterminée des forêts » sur laquelle Chateaubriand posa ses premiers rêves.

Il n'est pas possible de souhaiter une « illustration » plus évocatrice pour le premier volume des *Mémoires d'outre tombe*: ces pages immortelles, où pleure une petite âme angoissée, revivent ici en leur poignante vérité. Admettons que dans les livres subséquents de ses *Mémoires*, quand il s'agit ou de ses amours ou de son rôle politique, Chateaubriand ait « romancé » son existence, mais pour les années d'enfance, le cadre maintenu intact où elles se déroulèrent, continue à porter témoignage de la sincérité de l'autobiographe. Magie souveraine du verbe, dans ce cadre réapparaissent, avec un relief saisissant, la silhouette taciturne et bougonne du père, la silhouette silencieuse et résignée de la mère, la silhouette frêle et inquiétante de Lucile et enfin la silhouette de l'enfant prompt à tous les émois et dont cette rude nature et cette rude vie bercèrent et formèrent le génie.

Ne regrettons pas la tristesse qui plana sur l'aube de la destinée de Chateaubriand. Nous devons à la catastrophe de Villequier, qui ravit à Hugo sa fille, un poème déchirant jusqu'au sublime; sans la malpropre trahison de George Sand, nous serions frustrés du cri tragique de désespoir des *Nuits*, de Musset. De même, Chateaubriand est redevable à Combourg, et à son ambiance sévère et mélancolique, de cette puissance de vibration sentimentale qui traverse toute son œuvre et en fait la grande beauté.

Car voilà ce que Chateaubriand apporta de neuf dans la littérature: une concordance de rythme entre la vie intérieure et la vie de la nature et que dorénavant, vu à travers un tempérament d'artiste, un paysage apparaisse comme un état d'âme.

Mais l'ambiance de Combourg marqua l'écrivain d'autres empreintes encore. Au contraire de l'austère façade du château, s'incrustent dans la pierre, en un écu monumental, les armes des Chateaubriand, où dominent impérieusement les fleurs de lys et autour duquel s'enroule cette fière devise: « Mon sang a rougi les bannières de France ». Par un soir pareil à ce soir, après une longue promenade fiévreuse dans les sous-sols, je m'imagine l'adolescent, remontant le grand escalier de pierre, l'œil fixé sur ces armes et sur cette devise. C'était pour lui, la voix de la tradition et le commandement des aïeux; et cet ordre fixa inflexiblement et pour toujours l'orientation morale de sa destinée: Chateaubriand fut le grand chevalier de l'honneur. Faiblesse de cœur, vanités de l'esprit, sentiment orgueilleux de sa valeur, on peut, quand il s'agit d'un tel homme, concéder tout cela aux rigueurs de la critique, puisqu'on peut proclamer en pleine vérité et sécurité, avec le plus mordant des détracteurs de Chateaubriand, Jules Lemaitre, que « l'honneur fut éminemment sa vertu ». Il transigea peut-être trop souvent sur les préceptes du Décalogue, jamais sur le code de l'Honneur.

Et cela place Chateaubriand hors pair, dans cette génération romantique qui eut le reniement si facile. Comparez l'inébranlable fidélité de Chateaubriand à ses Rois, bougonne parfois dans la

gloire, noblement apitoyée dans le malheur et toujours si sûre, si droite, si désintéressée, aux profitables évolutions politiques de Hugo, dont la lyre orchestra les succès de toutes les politiques et devenait soudain silencieuse, quand sonnait l'heure des revers!

Le lendemain à Saint-Malo, au déclin du jour, nous étions devant le Grand-Bé.

Sur ce rocher sauvage, qui lance à l'océan un éternel défi, une dalle sans nom, une croix de pierre tachetée de la lèpre de l'humidité et une pauvre grille de fer qui, selon la demande de Chateaubriand, devait défendre ses ossements contre les recherches des bêtes errantes!

Sur ce hardi promontoire, sans cesse livré à l'assaut des vagues, René continue à jouir de ces « orages désirés » auxquels toute une longue vie durant, son âme passionnée et tumultueuse fit appel... Même à sa dépouille, le poète, homme d'action, a voulu interdire le « repos ailleurs »...

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Un poète historien : Gonzague de Reynold

En étudiant dans son dernier ouvrage: *La Démocratie et la Suisse*, l'urgence d'une doctrine d'Etat, Gonzague de Reynold sert en même temps tous les pays que la crise d'après guerre place devant le problème d'une orientation nouvelle. Il les sert magnifiquement, avec l'inspiration du poète que soutiennent la puissance du penseur et la lucidité de l'historien.

La méthode de l'auteur, l'économie de son ouvrage, se trouvent formulées dans ses « Remarques préliminaires » dont tout est à retenir:

« L'histoire est à trois degrés:

« Il y a l'œuvre de recherche et d'analyse, poursuivie par des savants spécialisés dans l'étude minutieuse d'une époque et d'une discipline auxiliaire: les médiévistes, par exemple, ou les généalogistes.

« Il y a le manuel, œuvre de vulgarisation, œuvre d'éducation.

« Entre deux, il y a la synthèse, destinée à mettre en valeur les résultats des recherches accomplies au premier degré, pour les offrir à un public déjà préparé par sa culture à s'assimiler des idées générales.

« En cela, surtout, consiste l'histoire.

« A ce degré supérieur, elle est un art, une architecture, une intention, une évocation.

« Pas d'histoire sans style. Pas d'histoire sans imagination. » Ici interviennent deux citations concordantes, l'une de Bossuet, l'autre de Pascal; nous retenons seulement la seconde, celle de Pascal: « Deux méthodes principales peuvent être distinguées en histoire: Ou bien l'auteur se propose principalement d'exposer les faits, de les rapporter tels exactement qu'ils se sont passés, d'en établir la vérité, et alors la méthode est la méthode critique. L'historien, dans ce cas, est avant tout un érudit et un savant.

« Ou bien, des faits généraux étant donnés et considérés comme certains, l'auteur s'efforce d'exposer le dessein providentiel, les causes universelles qui ont présidé au développement de l'histoire. En ce cas, la méthode suivie est philosophique. L'historien est avant tout un philosophe. »

Gonzague de Reynold ajoute: « Notre procédé est celui de Pascal. C'est l'ordre qui « consiste principalement à la digression » sur chaque point qu'on rapporte à la fin pour la montrer tous « jours ». « Ce n'est pas l'ordre des faits ni celui de la logique, mais c'est l'ordre de la vie ».

Jadis, alors qu'éclatait la sincérité originelle, le poète était assimilé au devin. Au-dessus de ceux qui cherchent et calculent, il apparaissait comme le voyant pour qui l'essentiel des êtres se découvre avec la continuité du temps. Aujourd'hui, il faudrait dire qu'après l'étudit rassemblant des miettes de vérité, il est l'alchimiste rendant, à ces miettes, leur vie primordiale, dégageant leurs forces, les mettant en rapports nouveaux dans la vie supérieure de la pensée, pour en découvrir les plus profondes lois. Cette fonction supérieure du poète venant transformer les notions acquises pour en obtenir une vérité plus essentielle et plus vivante, explique toute l'œuvre de Gonzague de Reynold. L'âme de son pays semble tendre, par elle, à une conscience suprême.

Le trésor littéraire que s'est constitué le jeune auteur de cette magnifique synthèse est déjà formidable. Voici l'*Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*; l'*Evolution de la Suisse*; *Charles Baudelaire*; *la Suisse une et diverse...* Sa première œuvre fut un recueil intitulé *L'Age d'or, poésies d'enfance*. Ainsi le poète s'éveilla d'abord chez l'auteur et ce sont des chants qui allaient composer plus de la moitié de sa production : *Les Bannières flammees*; *Les Laos*; *La Gloire qui chante*; *La Cité sur la montagne*; *L'Age de fer, Morat...* Nous voudrions mettre à une place d'honneur *Cités et Pays suisses*, ce portrait physique et moral d'un pays comme, peut-être, aucune autre patrie n'en obtint encore de ses enfants! Il révèle entre tous le don du poète chez Gonzague de Reynold, qui est un sens non moins aigu de l'image que de la musicalité avec le sens de la vie pleine pour l'âme et le corps, le monde des choses et celui des esprits.

Ceux qui ont été formés par la pensée latine conçoivent d'ordinaire la poésie comme le jeu d'éléments convenus sur un clavier restreint. Le romantisme, fasciné par la double erreur de l'étrange et de l'exceptionnel, n'apporte qu'une liberté et une originalité également illusoire. Tout au contraire, les ressources jusqu'ici mal définies encore de la période dite « symboliste », proposent aux meilleurs d'aujourd'hui un plus vaste univers chanté par les plus libres méthodes. L'âge classique nous ravit d'autant mieux qu'il nous livre plus parcimonieusement, avec La Fontaine ou Racine, un frisson de forêt, une langue de flot. Trop volontairement, Rousseau et Chateaubriand, peignent des paysages où se sent toujours l'artifice d'un décor. C'est depuis la libération « symboliste » que Barrès pour le paysage réel, Rimbaud pour un monde rêvé, rendent à l'univers son sens humain, sa vérité d'âme.

C'est à cette puissante méthode qu'obéit Gonzague de Reynold en évoquant « *Cités et Paysages suisses* », ne séparant jamais l'âme des paysages et des œuvres d'art qu'elle anime, l'intelligence qui comprend de la sensibilité qui évoque. A le lire, le sens ardent des choses nous enflamme et nous illumine. Et telle sera chez lui l'obéissance du génie créateur à l'objet de sa création, qu'il recevra de celle-ci la loi de son œuvre, tour à tour traduite en prose, en vers libres et en vers réguliers, selon qu'il veut toucher l'esprit ou l'âme, que sa magie sur cette dernière, doit être plus ou moins stricte. Rien de plus exceptionnel que la beauté de cet ouvrage et sa force, que sa liberté lyrique et sa rigueur de construction.

Après avoir rassemblé en lui la ferveur bouillonnante qui lui permit de réaliser les trois volumes de ce magistral tryptique, le poète sentit que son œuvre devait se prolonger, se compléter, dans une œuvre seconde et parallèle. Ayant chanté son pays pour en fixer la beauté, il va l'expliquer pour en faire estimer la force. De fait, le privilège de clairvoyance du poète allait transformer les recherches de l'historien, donner à celles-ci une valeur de synthèse qui par « la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin pour le montrer toujours », compose, avec les matériaux de la patiente érudition, les tableaux ordonnés de la démonstration. Alors que chez les petits et les faibles, ce don du poète n'est, d'ordinaire, qu'un ornement dont s'alourdit et s'embarrasse la vérité, il devient, chez les grands et les forts, une vision instantanée qui ajoute son évidence à la démonstration méthodique. Par « *Cités et Pays suisses* », Gonzague de Reynold avait exalté le réel dans le beau, l'étude dans le poème; afin que la pénétration synthétique atteigne son achèvement, l'auteur va introduire la beauté, le poème, dans le réel et son étude.

Rien de plus passionnant que cette fatamorgana dont les mirages vous rendent les aspects profonds de chaque période

historique, le secret des forces qui se sont incarnées en elle! Rien de plus instructif que les leçons d'une si évidente, d'une si vivante évocation! Elles nous apprennent ce que les plus étroites réalités d'aujourd'hui engagent d'essentiel et d'universel; elles font entrevoir le courant souterrain des races et de leurs destinées. Plus pathétiques que l'intrigue d'aucun roman deviennent alors les conseils qui en résultent pour la vie d'un peuple et l'énigme de savoir en quelle mesure le poète pourra sauver ceux qui l'écoutent!

Les destins d'un pays ont toujours quelque chose d'universel. La Suisse prend part à l'aventure européenne depuis deux mille ans. De même, les dangers qui la menacent aujourd'hui, inquiètent en différentes proportions tous les peuples du continent. En différentes proportions, disons-nous; de fait, certaines nations se trouvent plus que d'autres engagées dans des fatalités analogues. Or, il n'est aucun pays qui semble devoir aussi exactement partager les périls et les destins de la Suisse que la Belgique. C'est pourquoi il nous appartient plus particulièrement d'inventorier avec une crainte filiale l'avenir de notre pays dans le miroir que nous tend le penseur-historien en présentant l'avenir de la Suisse. Au début de son travail, celui-ci pose cet axiome « Tout État se maintient par les moyens mêmes qui l'ont fondé ». Tout aussitôt, il y ajoute cette question « La Suisse est-elle encore maintenue par les susdits moyens? L'élément essentiel de ces derniers fut la démocratie; apparaît-elle en décadence? Et si cette décadence existe, est-elle passagère ou irrémédiable? Pose-t-elle la question de régime ou, simplement, celle de quelques réformes? »

A la conception systématique du « peuple » selon l'idéologie révolutionnaire du XVIII^e siècle français, la grande guerre est venue opposer le problème des classes « car la démocratie veut ignorer les classes pour ne connaître que les citoyens » si bien qu'« une conception économique et sociale de l'État s'oppose aujourd'hui à la conception politique... ». « Nous aurons à définir d'une manière plus organique, plus naturelle, plus vivante, le mot peuple. Le « peuple légal » n'y suffit pas, non plus la notion abstraite et simplifiée du citoyen ». « Mais on ne définit un peuple que par l'histoire. Elle seule peut nous apprendre ce que c'est qu'un peuple, non pas seulement en ébauche mais surtout en profondeur; quel est son caractère, son tempérament, son esprit; comment il s'est formé, de quelles origines il procède, à quelles traditions il se rattache, par quels moyens il se maintient, vit et progresse; quelle est sa raison d'être, quels sont ses besoins et, surtout, de quelles valeurs, très différentes et très inégales, il est en fin la somme ».

« Ceci impose une méthode. Si nous voulons résoudre le problème, c'est sur le terrain de l'histoire qu'il faut le poser et non dans la sphère trop élevée des théories, ou dans le sous-sol des questions économiques. Autrement dit, nous devons nous former de la démocratie suisse, une conception historique et l'opposer à toute conception abstraite ou matérialiste.

« Comment y parvenir? En essayant de dégager de notre histoire une philosophie. »

Voyons sur quelles évocations va s'appuyer cette philosophie et quelle valeur celle-ci va recevoir de celles-là. Ainsi nous saisirons l'âme même de l'histoire qui est (nous dit magnifiquement l'auteur) « l'effort des hommes pour remplir un cadre naturel, y fixer une nation ».

Chaque période historique nous apparaît résumée dans son essence, dans son geste décisif, sans que nous perdions rien de l'atmosphère où il se décida; sans que nous puissions méconnaître rien de ses préparations ou de ses répercussions. Le penseur dépiste le profond des âmes; le poète accorde en lui leurs vivants frissons avec les lumières sereines du destin. Après un défilé des heures historiques de la Suisse, nous saurons donc ce que chacune apportait et emporta, ce qui demeure en la nation et n'en doit plus être séparé.

Au V^e siècle, alors que l'empire romain s'est constitué une « marche » cui-même analogue au « front » de la grande guerre (puisqu'elle va de la mer du Nord au Danube), « entre les Germains barbares et les Romains civilisés », achèvent alors de s'affirmer les gardiens des Alpes pour lesquels la « cellule sociale » est avant

tout la famille. C'est sur elle que va se greffer « l'esprit alpin en politique ». Bientôt « la discipline de la légion romaine a passé dans le sang des Suisses ».

Et plus encore « l'idée impériale », dont Gonzague de Reynold nous trace une brève et saisissante image, jusque et y compris sa transfiguration par la vie chrétienne. « Le moyen âge — ce terme n'a guère de sens et la science l'abandonne peu à peu — est en réalité composé d'époques très différentes. Entre les débuts encore barbares de la féodalité, alors que la terre constituait la seule richesse, et l'épanouissement de la civilisation urbaine à partir du XII^e siècle avec ses marchés, ses banques, son luxe et ses raffinements, une évolution s'est accomplie, aussi profonde, en réalité, que nos révolutions modernes : la Suisse est une fille de cette évolution... »

« Cependant ce qui confère à ces périodes disparates une réelle unité, c'est une doctrine religieuse et juridique : le monde chrétien, le Pape et l'empereur, — la croix et l'aigle.

Or la Suisse se définit par la croix et par l'aigle.

La croix est le symbole de l'Eglise; l'aigle est le symbole du Saint Empire.

A l'époque des Hohenstaufen, le pennon impérial « vexillum imperiale », portait sur champ de pourpre une croix en forme de crucifix : c'était l'étendard que les empereurs romains faisaient porter devant eux dans les combats et auquel, d'après Eusebe de Césarée, Constantin avait ajouté le signe du Christ avec la devise : In hoc signo vinces. Les paysans libres de Schwyz avaient, comme tels, le droit de posséder une bannière rouge — couleur des libertés impériales — et c'est un de leurs empereurs les plus aimés, Rodolphe de Habsbourg qui, selon toute vraisemblance, leur accorda le privilège de la charger d'un crucifix à l'angle supérieur du champ... Ainsi lorsque nous nous donnons la peine de regarder ce que nous voyons, partout, sur les vitraux, aux jûts de nos fontaines, aux bornes de granit à demi-enfoncées dans nos champs, en des armoires comme celles de Genève — l'aigle et la clef, le Pape et l'empereur, — aux pierres sculptées de nos hôtels de ville et de nos églises, sur nos anciennes bannières comme sur notre drapeau fédéral : partout, nous retrouvons la double marque et de l'Eglise et de l'Empire. Depuis des siècles, la Suisse la porte comme une monnaie son effigie.

C'est là un caractère indélébile. Ni la démocratie, ni même la radicalisme ne sont parvenus à l'effacer... Même si le socialisme révolutionnaire supprimait la croix, la couleur rouge demeurerait encore le signe de nos origines impériales.

C'est pourquoi, il importe, pour bien comprendre l'histoire de la Suisse, de ne pas la séparer de l'ensemble du Saint-Empire et du monde chrétien... « Sortons de la Suisse pour nous placer dans l'ensemble du Saint-Empire et du monde chrétien, partons des faits pour nous hausser aux conceptions théologiques et juridiques du moyen âge. » Ici, l'auteur place un de ses plus magnifiques tableaux. Nous n'en pouvons retenir que cette conclusion : « Le particularisme du Saint-Empire est la source du fédéralisme suisse. Au temps des Celtes, des Hébreux, nous avions vu se dessiner les vagues linéaments de quelques pagi : au temps des Romains, nous avions vu se délimiter quelques secteurs autour de leur chef-lieu avec les Alamans et les Burgondes, s'annoncer la Suisse allemande et la Suisse romande : maintenant ce sont les contours qui vont apparaître.

« On peut donc définir la Suisse : le pays où survivent encore aujourd'hui le particularisme, l'esprit et les institutions du Saint-Empire germanique... Mais « les hommes du moyen âge, s'ils étaient cantonnés dans la commune et dans le fief, liés par le système féodal à leur suzerain immédiat, n'en étaient pas moins, par tout un côté de leur esprit et le plus élevé, attachés à des conceptions, à des convictions universalistes. Ils avaient le sentiment d'appartenir à la fois à l'Eglise du Christ et à l'empire romain continué.

« De même que le particularisme du moyen âge revêt dans notre esprit communal et fédéral; de même, peut-être, son universalisme se surait-il imprécis, déformé, dans notre conception humanitaire et « supra terrestre » de la neutralité, dans les tendances européennes de nos écrivains et de nos penseurs, dans l'internationalisme sentimental vers lequel sont portés tant de Suisses. » Que de siècles pour justifier et porter une si nouvelle tendance! Et comme l'emprise d'une telle doctrine nous explique le rêve magnifique de ce fils de montagnards valaisans, le cardinal Mathieu Schinner. « Il avait mis son ambition sur un idéal : le monde chrétien reconstruit, le Saint-Empire ressuscité par la force des Suisses fidèles mainteneurs de l'autorité impériale, défenseurs des libertés de l'Eglise, gardiens de la couronne et de la Tiare — cette tiare que lui, Schinner,

fils de pâtres, sentait déjà sur son front, haute, blanche et dure comme les sommets de son pays. »

Après avoir ainsi découvert, dans l'Empire, la source de l'idée suisse, dans l'Eglise la source de sa civilisation, Gonzague de Reynold va nous montrer l'action du pacte de 1291 et de l'élément montagnard sur une vie nationale qui débute avec la fin du XIII^e siècle. L'auteur débarrasse avec soin ce premier grand effort fédératif de tout ce qu'y voulut ajouter le romantisme du XVIII^e et du XIX^e siècle; ni l'idée de nation, ni l'idée de race ne peuvent être déjà retenues. Saluons plutôt la première activité de la petite communauté urbaine ou terrienne. Leur entrée dans la vie politique coïncide avec l'action des villes, surtout des plus importants groupes de celles-ci : celui de Flandre et celui de l'Italie du Nord. A défaut des ressources immenses, déjà, celles-ci, les signataires du traité de 1291, avaient un haut dessein soutenu par l'action d'une élite : petite noblesse et paysans libres. Pourtant, toujours d'après l'auteur, il faut accorder une importance au moins égale à l'acte par lequel, en 1231, Henri, agissant au nom de Frédéric II, rattache directement à l'Empire, les gens de la vallée d'Uri. Cet acte marque « le commencement de notre histoire politique », « fonde le premier canton suisse ». Le rôle de l'élément urbain et, en particulier, de Zurich, achève de nous montrer comment « la constitution de la vieille Suisse », « quelle soit urbaine ou montagnarde », est entièrement appuyée sur « la famille ». « Il n'y a guère dans l'Europe du moyen âge ou de l'ancien régime — excepté peut-être l'Angleterre et la Norvège — de nation dans laquelle la famille ait joué un rôle aussi considérable et dans laquelle on distingue une proportion aussi considérable d'anciennes familles... » De là, une conception spéciale, une conception suisse de l'aristocratie — conception tellement forte qu'elle s'impose même en dehors des frontières : témoin les facilités spéciales faites aux Suisses pour l'admission dans l'ordre de Malte.

Il en résulte une « aristo-démocratie » familiale... « L'institution familiale est donc intermédiaire entre le communisme autoritaire du patriarcat et notre individualisme moderne... » C'est donc un solide tissu de familles hiérarchisées qui va garantir (la Suisse) contre tout, à commencer contre elle-même... « Par là elle a été préservée soit de la démagogie, soit de la monarchie. Elle en a été préservée grâce à l'esprit et au système fédéralistes : la configuration du sol les lui imposait, certes, mais bien plus encore cette constitution familiale. » Et en échappant ainsi au stade monarchique (non sans regretter sa force), nous voyons l'esprit suisse demeurer dans une sorte d'idéalisme médiéval... qui le prédispose certainement aux nobles efforts d'un moderne idéalisme international... et le prépare peut-être aux mauvais idéalismes du renoncement, socialisme, communisme...

Mais voici que ces institutions (et plus encore leur esprit) formées par de si hautes et de si pures influences, vont subir l'épreuve toujours mystérieuse du hasard... Mystérieuse disons-nous : qui dira en effet que tel mécompte ne fut pas heureux pour le peuple qu'il attrista? On l'a répété : « La Suisse est une grande puissance manquée ». Mais n'en est-elle pas plus admirable? Ce peuple qui demeure étroitement serré dans l'étrémeinte couronne des glaciers dominant l'Europe, ne réalise-t-il pas un dessein supérieur de domination morale et intellectuelle, l'empire d'un exemple offert aux yeux de tous? L'épreuve fut brève; elle tint en une quarantaine d'années qui se placent après l'épanouissement suisse du XV^e siècle, et avant les déchirements de la Réforme. Alors la Suisse se vit offrir l'accès au monde par trois guerres : « celles de Bourgogne, l'expansion de la politique bernoise vers les pays romands; celles de Souabe, la conclusion victorieuse des luttes contre les Habsbourg; celles d'Italie, la poussée des pays montagnards — Waldstätter, Valais, Grisons, — vers le sud et les plaines... »

« Les guerres de Bourgogne ont cimenté la Suisse d'un ciment solide que nous sentons encore entre les pierres de notre muraille, quand d'autres ciments ont cédé. Constatons enfin qu'elles ont coïncidé avec l'influence de l'humanisme lequel, à partir des deux Conciles : Constance et Bâle, a vraiment achevé de nous civiliser. L'humanisme nous a fait entrer dans la culture européenne, en même temps que

les guerres de Bourgogne nous jaisaient entrer dans la politique européenne; l'éducation gréco-latine et l'éducation militaire seront, désormais, les deux éléments de notre personnalité, de l'esprit suisse. Veillons à ne point les affaiblir davantage, l'un par le système « réal », l'autre par le pacifisme ».

« Les guerres de Bourgogne confèrent aux Suisses le sentiment de leur force nationale : elles leur donnèrent enfin l'idée de la nation presque à la même époque où Jeanne d'Arc l'inspirait à la France. D'ailleurs, c'est précisément au XV^e siècle que se forment, au sens moderne, les nationalités et les Etats. Ce fut un malheur pour la Suisse de n'avoir eu que le sentiment de son unité militaire sans atteindre, en même temps, à celui de son unité politique, car les divisions des Suisses ne tardèrent point à compromettre la plus grande partie des résultats acquis par leur cohésion et leur discipline de guerre; une dynastie, à ce moment de notre histoire, nous a cruellement fait défaut. Toujours unis devant l'adversaire, les Suisses ont toujours été divisés devant eux-mêmes : ils étaient donc destinés à la démocratie électorale (ce mot est définitif!) Cependant, dans une Europe vieillie, décadente, inquiète, obsédée par l'idée de la mort, abîmée dans un matérialisme traversé de crises mystiques, en mal déjà, de la Renaissance et de la Réforme, ils étaient apparus avec le sentiment naïf, l'enivrement brutal de leur jeunesse. La politique arrêta l'élan; celui-ci revint sur lui-même et produisit la « folle vie » qui fut un mélange incohérent, parce que sans tête, de jacobinisme et d'anarchie, une fièvre d'impérialisme rentré, mais aussi une protestation de la jeunesse contre la cautele et l'incertitude des vieux. La Suisse, inconsciemment, était à la recherche d'un chef. Elle ne trouva qu'un médiateur, Nicolas de Flue, mais ce médiateur était un saint. Il fut le sauveur de la Suisse, comme, à la même époque, Jeanne d'Arc fut le sauveur de la France. »

Rarement avons-nous rencontré un texte mieux plein que celui que nous venons de transcrire. Il enferme le destin entier d'une nation en découvrant le secret de la période durant laquelle il se décida : Le naturel mépris des âmes jeunes pour la « cautele », arme des « vieux »; l'urgence de s'unir, le besoin du chef, le mystère de l'occasion perdue. Celle-ci se trouva dans les guerres d'Italie... En même temps, un chef était offert à la nation tentée : le cardinal Schinner. Il avait « une idée, un idéal, avec toutes les capacités de l'atteindre. Il possédait la clairvoyance, la promptitude d'action, l'énergie. Il avait le sens des réformes dont le pays avait besoin et par les réformes, à la veille de la Réforme il aurait peut-être sauvé, au moins en Suisse, l'unité du monde chrétien. Ses vues étaient universelles; on ne découvre chez lui aucune trace de nationalisme, ni même d'impérialisme; il voyait la Suisse dans un ensemble; il nous aurait cimentés autour d'une grande cause : la restauration de l'Europe chrétienne... » Mais nous ne sûmes point le suivre, car nous avions peur des hommes et nous sommes les schismatiques de l'autorité. (Quel mot, encore!) Il y eut cependant une heure, une heure unique, où notre politique et notre force militaire se trouvèrent d'accord et surent se coordonner : l'heure de Novare. Mais sitôt que cette harmonie fut rompue, nous eûmes la retraite de Marignan. » La Réforme allait achever ce que l'échec des descentes en Italie avait mis en évidence aux yeux de l'Europe : l'impossibilité, pour les Suisses, de s'entendre entre eux, dès qu'il s'agit d'une politique active, disons le mot : notre impuissance diplomatique. Un petit pays divisé par la nature même, par la terre et par les hommes et qui ne possède aucune unité politique, aurait besoin, plus que tout autre, de l'unité dans une foi universelle : elle est le bienfait suprême. Depuis 1014, nous commençons à le sentir, et même à le comprendre, puisque, lentement, notre peuple est en train de se déchristianiser. »

Quelle leçon pour tous les petits peuples et appuyée de quelles évidences écrasantes! Son urgence pour notre Belgique suffirait à faire de Gonzague de Reynold l'auteur qu'il nous faut lire aujourd'hui.

Ne laissons pas s'éloigner de nos yeux la fortune militaire de la Suisse, sans admirer l'espèce de glorification idéale qui la fit persister à travers les siècles. Les Suisses vont demeurer les grands soldats de l'Europe allant chercher ailleurs les occasions de lutte qu'ils ne trouvent plus chez eux. Ils obtiennent la gloire d'être immolés à leur fidélité héroïque envers le « dernier » roi de France et partagent la sépulture de Louis XVI auquel ils ont

donné leur vie... Ils continuent la garde autour du Saint-Siège, offrant, en quelque sorte, l'idéalité des armes médiévales à la plus haute puissance morale qui fut jamais.

Il semble que ce soit là une double protestation de la pensée contre les fatalités historiques durant l'âge moderne. Bientôt, en effet, la chevalerie « n'était plus qu'un honneur sans devoirs ou qu'un sport sans héroïsme ». La scolastique, la grande philosophie de saint Thomas d'Aquin, se desséchait dans le raisonnement syllogistique lequel devenait un mécanisme compliqué. La corruption des mœurs était générale; elle gangrenait jusqu'à un clergé trop nombreux, dans lequel un prolétariat mal instruit s'opposait à des privilégiés trop riches et trop mondains... L'époque oscillait entre les extrêmes, désorientée : réalisme allant jusqu'à l'obscène, jusqu'à l'abject; mysticisme dévié se perdant au fond des nuages. »

La Renaissance se marque peu en Suisse, sans doute à cause d'une culture encore faible. « Nous sautâmes donc par-dessus la Renaissance pour tomber du moyen âge aux temps modernes ». Mais la Réforme et sa réaction, la contre-réforme eurent un résultat commun : la division du pays en deux confédérations, la première protestante, la seconde catholique... « Le « vice du cœur » dont souffre la Suisse, date de là. La formation d'un patriotisme suisse — au sens moderne, — en fut retardée d'un siècle. La conséquence de la Réforme : la domination étrangère, était inévitable. Elle aussi fut à retardement : c'est 1798 » et les baïonnettes jacobines... « Mais précisément parce qu'elle était divisée, la confédération avait besoin de se reconstituer sur un plan nouveau, fort inférieur au plan européen où l'avaient établie ses victoires : celui de la neutralité... En même temps, à l'intérieur, il fallait un régime fort. Le XVII^e siècle comprit ces deux conditions et les réalisa le mieux possible. » Tout en soulignant, ici encore, l'erreur de l'absolutisme et de l'oligarchie, et sans dissimuler non plus les tares et les corruptions du régime, ni l'esprit souvent mercenaire et « condottière » de ses hommes, l'auteur lui rend un hommage qui est aussi une grande leçon pour nous. C'est à peine, en effet, si nous commençons à comprendre le mérite de nos résistances de cette même époque, à différentes pressions étrangères... A peine si nos mesquines préoccupations de parti nous permettent enfin d'honorer non seulement des héros comme Anneessens, van der Noot, les hommes de la guerre brabançonne et de celle des paysans, mais aussi et surtout le pur sentiment national qui dominait en eux les préjugés d'époque... Ils voulaient rendre sa force au principe vital ancien pour en discipliner des temps nouveaux. C'est dans un sentiment analogue que M. de Reynold demandera aux vieilles familles suisses, en qui persiste le meilleur de l'esprit « constitutif » du XVII^e siècle d'opposer encore une vertu nationale aux abdications préparant la crise de demain.

L'auteur de « La Démocratie et la Suisse » tient cette gageure de réussir un tableau de la Suisse moderne non moins instructif et passionnant que sa magnifique synthèse de la Suisse médiévale. Et comme dans celle-ci il avait abordé, avec l'Eglise et l'Empire, les bases mêmes de l'ordre européen, dans son étude des origines de la pensée moderne en Suisse, fidèle à la pensée que nous insinua dès l'abord le titre de son œuvre, il nous montre le XVIII^e siècle français, envoyant (renvoyant, aussi!) à la Suisse une « démocratie » théorique substituée, opposée, à la démocratie pratique du grand âge chrétien. Avant les effets funestes de cette invasion étrangère, l'erreur précédant la guerre, « le XVIII^e siècle fut une des époques les plus heureuses et les plus brillantes de la Suisse. Le développement économique du pays suivit une courbe ascendante jusqu'à la Révolution ». Il est accompagné par « un magnifique épanouissement intellectuel qui fait de ce siècle notre âge classique... Mais la faiblesse de la résistance et aussi l'aveuglement permirent aux théories d'ailleurs d'introduire un germe de mort dans une si puissante vitalité. La réaction de l'organisme précipita la Suisse dans une série de mouvements dont le vice commun fut d'être, dans leur principe, étrangers à sa vraie nature... Et c'est encore le danger que nous montre l'auteur dans la Suisse d'après-guerre à qui cette rare bonne fortune : la Société des Nations, n'apporta un centre de la vie internationale qu'avec le péril des doctrines internationalistes... Le fascisme existe dans la « banlieue » de la Société des Nations tout aussi bien que le Bolchévisme, les mouve-

ments pour « l'union des Eglises », les associations sionistes ou franc-maçonnes...

Pour soutenir « la Suisse en face de la vie internationale », il faudrait « un gouvernement fort », la conscience des valeurs nationales, le souci de soutenir les élites... en les appuyant sur une aristocratie qui puisse conserver la tradition en la montrant vivante. Car si la vie nationale ne se ressaisit pas en ressaisissant les esprits, nous irons « vers le socialisme, déviation suprême de la démocratie » systématique, non plus vivante, active, féconde comme jadis. Le voisinage de la guerre amena la crise économique actuelle; la paix servit l'alanguissement de l'âme nationale, sa trop faible réaction contre les tyrannies communistes, aboutissement de toute la fièvre d'aujourd'hui.

Si mal que nous ayons résumé une œuvre d'une si exceptionnelle valeur, nos lecteurs n'ont pas cessé de comprendre quelle source de précieux enseignements elle réserve à la Belgique. Il y a là un parallélisme dans le destin qui doit nous émouvoir. Au moment où la Suisse s'affirmait par la défaite du dernier des grands féodaux, la Belgique, dans le même geste, perdait sa forme suprême d'« Etat tampon » entre la latinité et le germanisme. Comme la Suisse, elle allait commencer alors une vie de petite puissance avec le danger des grandes nations et la revanche des primautés intellectuelles. Toujours comme la Suisse, la Belgique connut alors le danger des amitiés plus lourdes parfois que les haines, des langues multiples, des courants intérieurs opposés. Plus heureux que les Suisses, nous possédons la base nationale d'une dynastie pure de tout passé tyrannique, choisie dans notre pleine liberté et répondant à notre mentalité la plus profonde par de magistrales directions. C'est un peu l'idéal que Gonzague de Reynold entrevit pour la Suisse dans cette dynastie des Zaehringen qui, sans doute, eût pu changer le destin de la race dès le haut moyen âge. Elle écarte pour nous le péril du fédéralisme qu'imposent les « alvéoles » de la montagne alpine, qu'écartent chez nous la plaine et le ralliement dynastique. Nous possédons aussi la base d'une forte unité religieuse rassemblant sur elle seule tout le prestige chrétien. Nous possédons de même un passé démocratique au sens le plus « vivant » du mot, n'ayant rien à apprendre de l'idéal jacobin mais tenant tout d'une immémoriale liberté chrétienne qui estima les hommes égaux dans la diversité des situations sociales. Chez nous, des infiltrations malsaines essayèrent de désagréger notre cohésion nationale; des utopies fabriquées au loin : sémitiques, slaves, asiatiques, prétendent aujourd'hui l'emporter sur notre sens du terroir... Elles nous imposent par là même, la tactique si merveilleusement conseillée par l'œuvre de Gonzague de Reynold : le retour à l'esprit national, à ses inépuisables énergies, aux leçons de son histoire. C'est en étant Belges, que nous sauverons la Belgique, comme c'est en ramenant son peuple à une plus profonde conscience de lui-même que le poète historien, le penseur propose aussi à celui-ci, un sûr avenir.

En terminant cette étude, nous constatons que nous avons été amené à la soutenir de citations presque continuelles : c'est le meilleur témoignage à la vertu d'un livre fier et solide, plein des plus hautes pensées, des plus nobles orgueils, des plus pures ambitions. Trop souvent encore, une vue superficielle ne découvre dans la Suisse qu'un passé idyllique à la Gessner, que la splendeur du site et le confort accueillant ses visiteurs. Pour effacer le puéril mirage, le poète n'a pas dû inventer; il lui a suffi de projeter l'âme authentique du passé sur le présent et l'avenir, de montrer comment ce passé méconnu deviendra l'idéal plus large de cet avenir. La Suisse nouvelle lui apparaît à bon droit comme une réalisation exemplaire de la pensée moderne, la démocratie des montagnards, la sagesse de leurs familles patriciennes donnant une assurance, une réalité vivante aux plus généreux rêves internationaux. La Société des Nations trouve sa vérité dans l'essor nouveau des cantons. Pour instaurer tant de sagesse dans le rêve, il fallait la flamme du poète dans la conscience de l'historien

EDMOND JOLY.

“ Ce vice impuni, la critique... ”

Deux amis tendrement unis par ailleurs, mais tous deux critiques d'art s'envoient des reproches à travers l'espace.

« Tu vas trop loin, dit l'un. Ici je refuse de te suivre. »

« Si tu ne me suis plus, c'est que tu n'en es plus capable — rétorque l'autre, non sans mélancolie.

Nous n'entreprendrons pas de mettre d'accord MM. Charles Bernard et L. Dumont-Wilden, puisqu'aussi bien ils n'y parviennent eux-mêmes.

Que l'un fasse ses choux gras de la peinture d'un Fritz Van den Bergh ou d'un Edgar Tytgat, alors que l'autre déclare ne pouvoir s'assimiler cette nourriture trop épicée, ne prouve au demeurant qu'une chose, c'est que la critique qui devrait être une science continue de n'être qu'un art, un art d'agrément encore bien.

C'est à la fois le plus vain et le plus délicieux des métiers, une danse devant le miroir, mais dont on est en droit de se demander parfois, si elle intéresse autant celui qui la contemple, que celui qui la pratique.

Il n'y a rien de plus complaisant qu'un tableau. Il a réponse à tout si l'on a soin de bien poser les questions. Il n'est rien non plus qui soit plus changeant. Son aspect, sa signification profonde, varient suivant l'heure, le goût du jour, le tour qu'ont pris nos idées.

Chaque époque a sa façon d'accueillir les grands maîtres. En plus de leur valeur intrinsèque, leurs œuvres en présentent une autre, sujette à toutes les fluctuations de la mode.

Les mots jusqu'à un certain point, sont des fidèles messagers, mais les couleurs et les lignes se laissent solliciter.

Pour élucider le mystère du sourire léonardesque, les critiques ont fait succéder les hypothèses les plus diverses. Nous n'avons par sur lui de témoignages contemporains, mais à supposer qu'ils existassent, ils ne nous satisferaient pas davantage.

L'art est un sphinx, qui n'a pas un secret, mais cent, autant qu'on en veut lui prêter. Il est le voile sous lequel nous masquons nos passions.

La seule raison d'être de la critique, est de poser des problèmes, sans jamais pouvoir les résoudre. Le pourrait-elle, que c'en serait fait du prestige de l'art, de cet attrait mystérieux qu'il exerce sur nous. Il est la seule terre inconnue qui nous reste. A chaque fois qu'une expédition s'organise pour l'explorer, le cœur nous bat, mais il n'est point arrivé encore qu'elle nous fasse pénétrer jusqu'au centre.

Nous possédons déjà plusieurs histoires de l'art; aucune qui nous satisfasse pleinement. Et comment le pourraient-elles, alors que les valeurs esthétiques sont en perpétuel devenir?

Analysant l'histoire de l'art chinois, Charles Vignier, esprit curieux et qui se fait lire trop rarement, faisait observer au critique Berenson, dont le souci à ce moment était d'étudier l'influence sur Masaccio des maîtres de l'époque des Tang, qu'il y avait peut-être un intérêt aussi grand à étudier l'exfluence de Cimabue, sur les peintres de la dynastie des Han.

Depuis en effet, qu'il existe des tableaux et que nous les contemplons, cette contemplation ne va pas sans prêter à ceux-ci des vertus et des aspects qu'ils ne présentaient point pour leurs contemporains. Une œuvre d'art ne suppose pas seulement toutes celles qui l'ont précédée, mais aussi toutes celles qui l'ont suivie.

Aussi bien la plus belle histoire de l'art, et celle qui présenterait pour nous l'intérêt le plus captivant, n'est point celle qui décrirait les œuvres dans leur genèse et selon l'ordre chronologique le plus strict, mais bien celle qui essaierait de relier entre elles les plus éloignées et de dévoiler ces rapports intimes, ces affinités qui se découvrent soudain par delà l'espace et le temps.

L'homme n'est point si différent de lui-même qu'il ne se trouve exactement semblable, à plusieurs points de son histoire. Son histoire, comme celle de l'art, n'est qu'un va-et-vient, une lente et continuelle oscillation. Etablir les récurrences, fixer les points d'intersection dans la course du pendule, il n'est point de jeu plus passionnant pour l'esprit.

C'est ce jeu précisément qui confère aux écrits d'un Eugenio d'Ors leur singulier intérêt. Toute chose au fond n'existe qu'en fonction de l'homme, de l'homme qui juge ou de l'homme qui produit, de l'homme qui parle ou de l'homme qui écoute.

Suivant leur longueur d'onde, les messages passent ou sont recueillis. Actuellement nous en interceptons qui viennent de très loin et de très bas.

Cette frénésie que nous éprouvons par exemple au contact de l'art primitif, principalement de celui qui nous vient d'Afrique sous forme de fétiches ou de sons, est autre chose qu'un engouement passager.

Il décele un obscur malaise, des préoccupations d'un ordre assez singulier.

Si l'on interrogeait sérieusement l'art d'aujourd'hui, si l'on ne se contentait de s'abriter derrière ces vocables complaisants : couleur, volume, composition, l'on pourrait faire de belles découvertes.

Ce qui étonne le plus dans la critique contemporaine, c'est son manque absolu de courage. Elle n'ose pas énoncer, qu'elle l'approuve ou le désapprouve, ce qu'elle découvre de vraiment essentiel dans les œuvres d'art qu'on lui demande de juger, non point même de juger, mais de comprendre.

Il semble que tout se réduise au jeu des couleurs et des formes, au plaisir purement sensuel des yeux. Le peintre est peintre et le sculpteur, sculpteur. Cet escamotage puéril, ne trompe personne, pas même celui qui le pratique.

Pourquoi ne pas jouer cartes sur table? L'œuvre d'art ne se situe pas uniquement sur le plan matériel. L'examiner du point de vue de l'esprit, ne vous donne pas forcément figure de moraliste. Dire par exemple que la société et l'art contemporain font une place très grande, trop grande à l'instinct sexuel et à ses déviations, c'est constater un fait, déceler dans telle œuvre des ferments d'anarchie et de désordre, c'est souscrire à une évidence.

Ce qui importe avant tout, c'est de penser librement et à fond et pour cela s'astreindre à ne point ignorer l'homme.

Marcel Schwob avait coutume de déplorer qu'il n'existât point de plus nombreux ouvrages comparables à ces *Vies* ou l'écrivain anglais Aubrey avait consigné par le détail les mœurs et les travers singuliers de ses plus illustres contemporains. Il avait rédigé pour les compléter, lui aussi, un autre recueil de *Vies*, imaginaires celles-là, mais où par la précision et la crudité de certains menus traits, il essayait de dégager la vraie figure de ses héros.

En colligeant sur les artistes de son temps, la série d'anecdotes que l'on sait Vasari ne faisait qu'obéir à cette même préoccupation, très humaine et très légitime à tout prendre, à ce souci d'informer, de montrer l'homme à nu, tel qu'il est.

Sans doute, ces historiettes ne sont pas toutes de première main, mais la plupart sont plausibles, et nous aident à pénétrer non point seulement dans l'homme mais dans l'œuvre.

Il en va de même aujourd'hui. L'explication d'une œuvre ne tient pas toute, entre les boiseries de son cadre. Il arrive même qu'il

nous la faille chercher au delà de la personnalité de l'auteur, dans cette pénombre où s'élaborent les offensives concertées des marchands.

Aussi bien, il y a quelque chose de faussé dans le jeu. L'évolution actuelle de l'art obéit à un rythme nouveau, à une impulsion donnée du dehors, à cet *affairisme* qui domine désormais le monde.

Et puis il y a aussi l'intervention perturbatrice de la masse. La production est telle qu'elle devient une véritable nuisance.

De là le découragement, la dyspepsie de certains critiques qui n'ont pas pris la précaution de se garer, de s'abstenir de paraître à certaines tables trop richement garnies. Si Dumont-Wilden n'a plus l'estomac d'un Charles Bernard, c'est qu'il a cru trop longtemps nécessaire, d'avaler à son retour de vacances, les quelque quatre ou cinq mille toiles d'un Salon d'Automne, ou au début de chaque printemps les toiles non moins nombreuses recueillies par les artistes français ou le Salon des Indépendants.

On conçoit dès lors qu'il renâcle devant un Fritz van den Berghe. Pour bien digérer des morceaux de cette taille, il convient tout au moins d'être à jeun. Même à ce prix, l'opération n'est pas sans péril.

Il est entendu que les peintres doivent vivre. Mais les critiques aussi ont quelque droit à l'existence. Nous approuvons Dumont-Wilden. Il y a trop de peintres depuis quelque temps. Fermons les salons et laissons les peintres se dévorer entre eux. Il sera toujours temps de rouvrir les portes quand les moins forts auront succombé.

MARCEL SCHMITZ.

Les Juifs et le cinéma

A propos du film « Le Roi des Rois »

Bien des gens n'aiment guère d'entendre parler de la domination des Juifs sur notre vie publique : de telles assertions leur semblent pour le moins exagérées, sinon totalement fausses, et ils se figurent que le sentiment chevaleresque exige que l'on passe sous silence les vérités désagréables concernant les races qui sont nos hôtes ou qui constituent une partie de la population du pays. Pareille opinion peut être tolérée jusqu'à un certain point, mais il y a une limite à la patience. On ne condamne pas la totalité du peuple juif quand on désapprouve et quand on combat l'influence prépondérante des Juifs dans notre vie publique — prépondérance qui va souvent jusqu'à 50 p. c. ou 100 p. c. Les Juifs raisonnables conviennent eux-mêmes que voilà un état de choses impossible à soutenir. Evidemment, on n'attend pas pareil ayeu du *Berliner Tageblatt* ou de ses congénères : ceux-là crient à l'anti-sémitisme et au pogrom dès qu'un non-Juif se permet d'entraver, sur quel terrain que ce soit, les menées d'un brasseur d'affaires juif sans conscience et parvenu, ou seulement de le surveiller d'un peu près.

Un des domaines principaux dans lequel l'esprit exclusivement commercial des Juifs à libre cours, au plus grand tort de la chrétienté, c'est le cinéma. Quiconque parcourt la liste suivante, dressée par le journal londonien, *The Patriot*, ne pourra plus dire que les récriminations au sujet de la prépondérance juive dans l'industrie du film sont sans fondement et, par là même, injustes. Il s'agit d'une liste des grandes compagnies fournissant les marchés britanniques et autres :

1. *Famous Players* (incorporant, entre autres, la *Lasky Corporation*, la *Oliver Morosco Photoplay Co.*, la *Paramount Pictures Corp.*), contrôlée et dirigée par le Juif hongrois, Adolphe Zukor.
2. *Metro-Goldwyn-Meyer Corp.*, dirigée par les Juifs Louis Meyer et Samuel Goldwyn.
3. *General Theatres Co.* (propriétaires de certains des plus grands

cinémas d'Angleterre et incorporant la *British-Gaumont Company*), fondée par un Juif hongrois : Szarvassy.

4. *British Exhibitors Films (Union Cinema Co.)*, contrôlés par le Juif C. F. Bernhard.

5. *Pro Patria Films, Ltd.*, et les *British Instructional Films, Ltd.*, dirigés par le Juif J.-A. Woolfe.

6. La *Blattner Pictures Corp.*, contrôlée par les Juifs Ludwig Blattner et Lupu pick.

7. Les *Theatre Securities, Ltd.* (possédant de grands cinémas en Angleterre), contrôlées par le Juif Harry Day (Levy).

8. *Bernstein Theatres*, avec 96 cinémas et de nombreuses entreprises cinématographiques alliées, contrôlés par les Juifs E. Levis Bernstein, Deuman, Hyams et Woolfe.

9. *Sowkino* (Moscou) et *Amkino* (Etats-Unis), dirigés et contrôlés par le régisseur général russo-juif Eisenstein.

10. *Coliseum, Alhambra, Hackney and Shepherds Bush Empire Palaces, Manchester Hippodrome, Ardwick Empire, Sint-Augustines Parade Hippodrome* (Bristol), *Leicester Picture Productions, Chatham Theatre of Varieties*, contrôlés par le Juif sir Oswald Stoll.

11. *Mile End Pavilion*, dirigé par le Juif J.-W. Rosenthal.

12. *Electric Theatre*, dirigé par le Juif Hyam Marcks.

Parmi les sociétés anglaises de films ci-dessus nommés se trouvent les filiales des grandes compagnies américaines : presque toutes dirigées par des Juifs. D'après le livre de l'Estrange Fawcett, *Le Monde du Film* (Amalthea, 1928) les plus importantes sociétés-mères américaines sont :

1. La *Paramount-Famous-Lasky*, dont le président, ainsi que nous l'avons vu, est le Juif Adolphe Zukor, et le metteur en scène, un autre Juif, Jesse J. Lasky. La production annuelle est d'environ 80 grands films, qui sont distribués par 200 bureaux de la compagnie situés dans toutes les parties du monde. La compagnie possède aussi 500 cinémas à elle.

2. La *Metro-Goldwyn-Meyer*, appartenant à la famille juive des Loew; le metteur en scène est le Juif Louis Meyer; elle possède 400 théâtres.

3. La *United Artists*, dont le chef est le Juif Stiron Abrams, et qui possède aussi de nombreux cinémas.

4. Le propriétaire principal de la *Universal Pictures Corporation*, qui produit de nombreux films, possède de nombreuses agences et plus de 200 théâtres, est le Juif Carl Lämmlé, antérieurement nommé Julius Baruel.

5. La *Fox-Film-Corporation* est dirigée par le Juif William Fox. Elle possède 350 théâtres, (dont le *Roxy-Theater*, à New-York, qui est le plus grand cinéma du monde), est associé au groupe Finkelstein-Rubin (possédant 150 théâtres), achète constamment de nouveaux cinémas, et contrôlerait aujourd'hui plus de cinémas en Amérique qu'aucune autre compagnie.

* * *

Ces grandes compagnies cinématographiques américaines dominées par des Juifs dirigent dans leur sens non seulement l'industrie du film en Amérique mais aussi pratiquement, celle du monde entier. Fawcett écrit : « Dans l'Empire britannique, comme presque partout ailleurs, 90 p. c. de tous les films présentés étaient, jusqu'à une date très récente, d'origine américaine; les mesures prises par le Gouvernement anglais pour favoriser l'importation des produits anglais aux colonies restèrent, pour ainsi dire, sans résultat. Dans les 1,200 cinémas existant en Australie, les films d'origine anglaise ou autres ne s'exhibent qu'à grand-peine. Il en est de même en Afrique du Sud qui est, si possible, encore plus américanisée; presque tous les cinémas de cette colonie appartiennent à une société dont l'actionnaire principal est M. Schlesinger. Le Canada est également inondé de films américains. Aux Indes et en Chine, où le cinéma se répand de plus en plus, on tourne presque exclusivement des films américains. Nous voyons le même état de choses sur le continent européen. En Scandinavie, en France et en Italie, le film américain gagne du terrain de jour en jour; en Allemagne et en Autriche, une loi de « contingentement » récemment mise en vigueur, ne parvient pas encore à arrêter efficacement le déluge américain. La société berlinoise *Ufa* — la concurrente principale de l'Amérique sur le marché du film — est déjà liée par l'or et condamnée à la servitude. « Donc, la prédominance dans le monde du film américain contrôlé par les Juifs

entraîne une domination du cinéma juif en Europe. Du reste, les quelques entreprises de films indépendantes existant encore en Europe sont elles-mêmes presque entièrement en mains juives. C'est ainsi qu'un Allemand, homme de métier, ayant des relations avec toutes les grandes entreprises cinématographiques en Allemagne, a pu nous écrire le 18 janvier 1929 : « La participation des Juifs dans les affaires du cinéma contemporain est tellement prédominante qu'il ne reste plus, du moins chez nous en Allemagne, qu'une toute petite sphère d'activité ouverte aux entreprises chrétiennes ».

* * *

Avec ces bastions en leur pouvoir, les Juifs sont à même d'exercer l'influence la plus étendue. Et ils l'exercent! Le numéro spécial de la *Revue internationale des Sociétés secrètes* (Paris, 16 décembre 1928) consacré au film célèbre *Le Roi des Rois* en fournit un exemple frappant. On serait porté à croire que cette œuvre avait échappé à l'influence juive. Bien au contraire : la puissante organisation juive et franc-maçonne *B'nai Brith* est parvenue à faire changer le film jusqu'à ce qu'il ne contredise plus le moins du monde ses conceptions à elle.

Qu'on réfléchisse à toute la signification de pareil cas! Ces mêmes Juifs qui ne se lassent pas de fouiller l'histoire des peuples chrétiens, en quête d'événements scandaleux; de passer sous silence tout ce qu'il y a de grand, de noble, d'héroïque dans un passé qui leur est étranger, pour présenter quelques rares épisodes de boudoir comme des faits capitaux et des événements d'Etat, comme des faits dominants dans la vie de grands hommes en y consacrant des films entiers; ces mêmes Juifs, qui gagnent des millions par de pareils falsifications, qu'ils commettent d'ailleurs pour gagner cet or, — ces mêmes Juifs, dis-je, se récrient, indignés, quand il est fait justice, pour une fois, à la vérité historique — quand cette vérité expose publiquement et jusqu'aux confins du globe les grandes et sombres ombres, toutes pareilles, de l'histoire juive. Quand il arrive — combien rarement! — qu'un Juif prête à rire sur la scène ou sur l'écran, ce n'est jamais par des travers antipathiques; les fautes des Juifs sont toujours atténuées par l'humour. Au contraire, les personnages les plus ridicules ou les plus répugnants sont toujours des non-Juifs. Il n'est jamais arrivé dans l'histoire, n'est-ce pas? que des Juifs aient fomenté la révolte, on signé des arrêts de mort, ou commis des falsifications ou des fraudes en grand; enfin, exercé l'influence la plus néfaste sur la vie publique! Il y a des films traitant des mauvais rois et des suites funestes de leurs désordres; mais où est le grand film montrant les spéculateurs Juifs engloutissant les économies de milliers d'épargnants? Où est le film du scandale de l'inflation (dans l'émouvante *Rue sans joie* de Stugo Bettauer, adaptée à l'écran par Willy Haas — encore deux Juifs! — il n'y a, parmi les personnages principaux, aucun sordide arriviste juif, mais bien une série de fétards et d'accapareurs chrétiens)? Où est le grand film traitant d'un Bela Kun ou d'un Dershiinsky; où est le film des ploutocrates juifs pleins de philanthropie qui se servent de l'aide donnée à quelques centaines d'enfants nécessiteux (et pourquoi nécessiteux si ce n'est à cause de ces ploutocrates rapaces et destructeurs de la classe moyenne) afin de faire de la propagande pour leurs affaires dans la presse juive du monde? Où sont tous ces films? Ah, non! le chrétien ne doit pas songer à cela! On l'empêche déjà de présenter sa propre histoire telle qu'il la voit. Dans la *Passion du Sauveur* il entre en scène des Juifs haineux et haïssables? Mensonges! Mensonges! Perversion des faits! On ne peut pourtant pas tolérer que soient éveillés des sentiments anti-sémites! Qu'on supprime ces scènes et ces personnages! Il n'y a que de bons Juifs! Mais à nous, reprend ce cœur, à nous il est permis de présenter votre histoire telle que nous la voyons; car, seuls, nous, les Juifs d'affaires, les « jamais en repos », les sans-patrie, les adaptables, seuls nous sommes capables d'être objectifs...

Cette espèce d'objectivité peut être jugée par les nombreux films historiques sortis des ateliers juifs! Que l'exemple suivant serve de cas type...

* * *

On sait que le régisseur du film *Le Roi des Rois* est Cecil de Mille. Il s'était permis (nous ne considérons aucunement ici la valeur artistique du film; seule, l'exactitude historique et philo-

sophique entre en jeu) de représenter, conformément à la tradition, une série de scènes de la Vie du Christ. Sur l'intervention des Juifs, comme on verra par la suite, ces scènes durent être, en partie supprimées, et en parties modifiées — les titres aussi bien que l'action — de façon à leur donner une autre couleur.

Laissons la *B'nai B'rith Magazine* de novembre 1927, parler elle-même des négociations :

Les Directeurs de l'Industrie cinématographique aux Etats-Unis ont proposé au *B'nai B'rith*, considéré comme représentant autorisé du sentiment juif, de ne passer en Amérique aucun film susceptible d'offenser les Juifs ou de raviver contre eux les préjugés...

Le *B'nai B'rith* a accepté cette offre, non pour devenir le censeur des productions filmées, mais seulement un conseiller amical, parlant au nom des Juifs, chaque fois qu'il sera question de savoir si tel tableau ou tel autre serait préjudiciable aux excellents rapports que les Juifs désirent entretenir avec leurs voisins.

Voici comment la chose se fit.

Un jour du mois passé, un appel de téléphone, venant de New-York à Cincinnati, siège central du *B'nai B'rith*, demandait à Alfred Cohen et au secrétaire Boris D. Bogen, de vouloir bien se rendre à New-York pour s'entendre avec Will Hays.

Will Hays, ex-Directeur général des Postes aux Etats-Unis, est aujourd'hui Président des Producteurs et Distributeurs de Films en Amérique : le porte-parole, par conséquent, de l'Industrie entière, sa conscience pour ainsi dire. Et c'est une noble conscience.

L'accord fut conclu dans les bureaux de M. Hays, 469, 5^e avenue. Etaient présents : outre M. Hays, son second, C. E. Milliken, ex-gouverneur du Maine; John Flinn, célèbre en cinématographie; M. Cohen et le Dr Bogen.

Le jour suivant, il y eut une nouvelle conférence, cette fois-ci entre MM. Cohen et Hays seuls. Voici, selon la *B'nai B'rith Magazine*, quel fut son objet :

L'industrie cinématographique cherche en conscience à s'assurer une direction bienveillante et sûre. Chaque fois qu'elle aura à tourner un film concernant les Juifs, elle veut donc bien s'assurer que la projection n'en pourra offenser personne ni provoquer un retour aux anciens préjugés. De son côté, le *B'nai B'rith* consentira à cet effet à une collaboration avec l'industrie. M. Hays le considère en effet comme le représentant autorisé de l'opinion juive; il connaît son œuvre. Il lui demande en conséquence de veiller à ce qu'aucun film ne puisse être mis en circulation qui insulte les Juifs ou incite à les mésestimer...

C'est à ce moment que M. Cohen ressentit un véritable sentiment de triomphe pour tant d'années de labeur consacré à la « Ligue contre les diffamations de l'antisémitisme » fondée par son Ordre : car il touchait au but visé depuis longtemps par cette organisation. Tant de fois il avait éprouvé jusque-là combien il est inefficace de protester contre un film déjà en cours de représentation, combien difficile de compter sur la bonne volonté des Salles de Cinéma pour les induire à suspendre une représentation annoncée. Et d'autre part c'est si maladroitement que d'autres groupements ont cherché à jouer de la censure pour défendre en ce domaine leurs intérêts. Le *B'nai B'rith* n'a jamais voulu user de cette contrainte. Et voici sa récompense. La main amie de l'industrie cinématographique s'est étendue vers lui d'elle-même, et Cohen l'a étreinte fermement au nom de l'Ordre...

Un échange de lettres entre MM. Cohen et Hays a précisé depuis la marche à suivre...

Quand le *B'nai B'rith* a attiré, en effet, pour la première fois, l'attention des industriels sur telle projection, la réponse a été une offre de coopération méthodique... On nous suggérerait la création d'un Comité permanent, composé de deux israélites, qui étudieraient chaque film et proposeraient les changements à faire. Ainsi en fut-il décidé, et nous espérons bien avoir bientôt à reparler des résultats obtenus.

En fait, les résultats ne se firent pas longtemps attendre! Bientôt après, la *B'nai B'rith Magazine* publia les deux télégrammes suivants :

24 décembre 1927.

LE ROI DES ROIS NE SERA PAS PROJETÉ DANS LES PAYS ANTISEMITES; IL SERA CORRIGÉ ET RÉDUIT EN VUE DES AUTRES PROJECTIONS. PREMIER RÉSULTAT DE NOTRE ACCORD. — Assurance nous a été

donnée par les propriétaires du Roi des Rois, film concernant la Vie de Jésus, qu'il n'est pas et ne sera pas projeté dans les pays d'Europe ni dans aucune contrée où, à notre avis, il pourrait susciter des sentiments antijuifs et provoquer des désordres par suite de l'objet même de ses tableaux.

New-York, 4 janvier 1928.

M. Milles a accepté le changement de titres et les changements de scènes indiqués dans votre lettre et celle du Dr David Phillipson, du 21 décembre, au gouverneur Milliken de la Hays Organisation. Je pars demain pour la Californie afin d'assister à l'exécution de ces changements. Ainsi vos désirs seront satisfaits tant à la lettre que dans leur esprit. Les coupures et corrections seront sur le champ opérées et introduites dans les films en représentation devant le public au plus tard pour le 18 janvier.

Signé : JOHN FLINN,
Vice-président de Pathé-Excha. g.

Les modifications et les coupures avaient trait aux scènes de la Passion, scènes devant le Grand Conseil, auquel il fallait enlever la responsabilité de la mort du Christ, et à une série d'autres scènes juives. Entretemps, les feuilles juives s'étaient mises en grand émoi au sujet du film *Le Roi des Rois*. Le *Jewish World* du 27 décembre 1927 l'appelaient le *Mensonge des Mensonges*. On réclamait sa suppression, même en Angleterre. Le *Jewish Transcript*, de Washington, le traitait de « propagande arrogante et rusée, la plus extraordinaire qu'on ait vue depuis ». Le *Protocole des Sages de Sion!* « L'*American Israelite* écrivait : « *Le Roi des Rois* lui-même, Ponce Pilate et le Grand Prêtre, qui jouèrent un rôle dans le drame réel du Crucifiement, sont tous morts aujourd'hui. Il vaudrait mieux les laisser dormir en paix dans leurs tombes ». Le chrétien ne doit donc montrer aucun signe de la Passion, pour que ces messieurs de l'*American Israelite* ne soient pas froissés! Le *Jewish World*, de Londres, mettait le Christ en parallèle avec miss Cavell, dont l'exécution comme espionne par les Allemands pendant la guerre fit le sujet d'un film qui fut en partie supprimé à la suite de protestations allemandes. Dans une lettre au ministre des Affaires étrangères anglais, sir Austin Chamberlain, au sujet du film Cavell, le journal juif employait, aux endroits appropriés, les expressions *Roi des Rois*, *Jésus-Christ*, etc...

Ces voix, avec les efforts du *B'nai B'rith*, obtinrent que les modifications au *Roi des Rois* furent faites effectivement sous la surveillance d'un Rabbim, et qu'il fut pendant longtemps — et dans certains cas, qu'il est encore — prohibé dans les pays dont les Juifs ne sont pas tout à fait sûrs.

La *B'nai B'rith Magazine* parla comme suit des succès réels des efforts de son Ordre judéo-franc-maçon :

Dès qu'il fut évident, pour les représentants du *B'nai B'rith*, que ce film ne pouvait pas être purement et simplement retiré de la circulation, ils se contentèrent d'insister sur deux points. D'abord que ce film ne serait pas projeté dans tels et tels pays d'Europe (nominativement désignés), où les passions antisémites se recueillent trop facilement; ensuite, que certains tableaux seraient modifiés, pour les autres pays, de manière à leur donner un sens tout différent. Par exemple, il faut montrer nettement à qui incombe entièrement la responsabilité des souffrances de Jésus.

Ces deux propositions, après discussion, furent adoptées et communiquées à Cecil D. Milles, metteur en scène du scénario à Los Angeles, et celui-ci donna son consentement.

Il convient d'ailleurs de noter, à ce propos, que le général Hays et ses associés ont protesté avec insistance que, dès l'origine, l'intention de M. Milles, dans sa conception du *Roi des Rois*, avait été précisément de démontrer que le peuple juif n'avait pas été le moins du monde coupable de la crucifixion de Jésus, mais que toute la responsabilité en remonte au Grand Prêtre nommé par Rome et à ses créatures.

Le Dr Phillipson, doyen des Rabbins d'Amérique, en collaboration avec le président des *B'nai B'rith*, se mirent aussitôt à l'œuvre en vue des changements envisagés. Le film leur fut représenté dans la salle d'expérience de l'organisation Hays, et toute facilité d'examen et de critique leur fut assurée. Ils concertèrent et soumièrent par écrit

aux artistes une liste de modifications à introduire, principalement dans les légendes annonçant les tableaux et dans certaines scènes; ils insistèrent aussi sur certaines lacunes et préconisèrent l'introduction d'un prologue rendant absolument clair le déroulement postérieur de la Vie de Jésus.

Les désirs du président et du D^r Philipson furent favorablement accueillis par ces Messieurs de New-York et transmis à M. D. Milles. Nous avons vu son consentement rapporté en tête de cet article, et son télégramme se passe de tout commentaire. Il enregistre un des plus importants succès remportés par le B'nai B'rith au nom de la Juiverie mondiale.

Les Juifs ont évidemment le droit de soigner leurs intérêts, mais non celui de commettre ou de causer des falsifications. Quant aux chrétiens, il convient de dire que les trois-quarts des films actuels n'auraient aucune chance de vivre, s'ils pratiquaient, eux aussi entre eux, sur le terrain du cinéma contemporain, ne serait-ce qu'une partie de la solidarité mondiale des Juifs.

D^r KARL DÖBLING.

(Traduit de l'allemand.
Copyright Schönerer Zukunft, Vienne.)

Après dix ans⁽¹⁾

En face de ce paganisme envahisseur se dresse la toujours jeune Eglise catholique. Et quiconque observe sa croissance et participe à son activité ne se laissera pas décourager par les lamentations, des broyeurs de noir et des prophètes de malheur.

Il est en effet indéniable que, dans ces dernières décades, la valeur religieuse et morale de beaucoup de fidèles s'est notablement améliorée.

L'influence profonde de Pie X — en qui les générations de demain salueront un des plus grands papes — fut la principale ouvrière de cette amélioration. Mais celle-ci n'est pas la note dominante du catholicisme d'aujourd'hui. Cette note, c'est que l'Eglise s'occupe ouvertement de conquête, de reconquête, d'extension, d'agrandissement.

Elle veut s'implanter là où jamais encore elle ne pénétra; elle veut regagner ce qu'elle a perdu. Conquête *ad extra*; reconquête *ad intra*. Voilà bien la caractéristique principale de son action et voilà qui nourrit l'espérance.

Cette voie lui est résolument indiquée par Benoît XV et Pie XI. Conquête *ad extra*... Nos missionnaires partent pour les pays de mission. Ils l'ont toujours fait. Jamais toutefois en aussi grand nombre qu'aujourd'hui. Jamais il n'y eut autant de vocations. Et par-dessus tout, le travail missionnaire est devenu l'œuvre commune de tous les fidèles, de toute l'Eglise. Précédemment, seuls les ordres religieux et les congrégations missionnaires s'en occupaient avec, parfois, l'aide parcimonieuse d'un petit groupe d'amis.

De nos jours, tous les fidèles participent à l'œuvre missionnaire par le bienveillant intérêt qu'ils y prennent, par de ferventes prières, par d'abondantes aumônes, par un contact permanent. Le missionnaire qui part au loin n'est plus seulement un frère qui s'en va, là-bas, faire l'œuvre du Bon Dieu, c'est un frère qui part au loin travailler en notre lieu et place et avec les moyens que nous lui procurons.

Une vaste solidarité relie actuellement les missionnaires avec les fidèles de nos contrées. Et cette solidarité ne fait que commencer; avec les années, elle croîtra magnifiquement et portera les plus beaux fruits.

Et ce que craignaient certains esprits à courte vue, au début de l'action missionnaire, ne s'est pas produit. On redoutait que l'œuvre missionnaire ne portât préjudice aux œuvres de chez nous. Bien au contraire! L'intérêt porté aux missionnaires relève le niveau religieux dans nos propres contrées.

Reconquête *ad intra*... Là le terrain était préparé par nos hommes d'œuvres (œuvres intellectuelles et œuvres sociales).

D'audacieux précurseurs nous ont précédé dans le domaine scientifique. Le cardinal Mercier donna aux catholiques une base solide et philosophique pour leur travail intellectuel. Le Père Lagrange, le professeur Van Hoonacker, Battifol, ont étudié nos livres saints et les origines chrétiennes avec toute la rigueur des plus récentes méthodes; Louis Pastor a mis franchement en pleine lumière l'histoire de la Papauté et a fait admirablement ressortir par là le miracle de la fondation du Christ. Nous ne pouvons, ici, que citer ces quelques noms, mais ces quelques hommes par leur audace et par leur travail, nous ont rendu la confiance en nous-mêmes, et ont fait se lever dans tous les pays une légion de savants appliqués. Et pas le moins en pays flamand! Depuis une cinquantaine d'années on y travaille, on y écrit, on y édite que c'est un vrai plaisir. La Flandre est inondée de livres scientifiques flamands.

D'audacieux précurseurs ont travaillé dans le domaine social... Où d'autres n'osaient pas, où la plupart des coreligionnaires restaient indifférents et même ennemis dans un libéralisme pétrifié, ils ont groupé, organisé, animé nos ouvriers, nos paysans, notre petite bourgeoisie, notre patronat. Et là où la vie chrétienne est restée en honneur, c'est grâce, surtout, au travail de nos dirigeants chrétiens-sociaux.

Récemment, l'autorité religieuse, le Pape et les Evêques, ont prôné l'action catholique. Les laïcs, jeunes et vieux, sont appelés à participer à l'apostolat religieux du clergé. Ce n'est pas là une nouveauté. Il s'agit d'une méthode aussi ancienne que l'Eglise. Aux origines du christianisme, lors de son extension à travers l'empire romain, les laïcs collaboraient au travail des Apôtres et des prêtres, pénétraient dans les milieux où les orateurs sacrés n'avaient pas accès.

Mais le vieil esprit libéral du XIX^e siècle avait rendu les laïcs étrangers à l'apostolat religieux: celui-ci était exclusivement la tâche du clergé. De nouveau les laïcs sont mis dans le rang, sous la direction des prêtres, pour regagner dans nos contrées le terrain perdu.

Inutile d'inventer à cet effet des méthodes merveilleuses. Il suffira de faire ce que l'Eglise fit toujours, mais de le faire sur une plus vaste échelle et plus systématiquement.

L'essentiel d'abord: rendre les gens meilleurs et plus chrétiens. Faire connaître notre religion de la manière traditionnelle, du haut de la chaire, au catéchisme, dans les écoles et les établissements d'instruction; par les livres, les revues, les journaux, les tracts; bref par la parole et par la plume. Et puis colporter ce mot parlé ou écrit, dans les cercles d'études, dans les associations, dans les réunions, dans les conversations d'atelier ou de bureau, partout où les nôtres pénètrent.

Et obtenir que l'on vive pleinement notre religion. Donner aux fidèles le sens parfait de la justice dans leurs rapports avec le prochain. Que la charité chrétienne ait toujours le dernier mot au foyer, à notre bureau, à notre atelier, dans notre commerce, dans nos relations avec d'autres hommes et d'autres classes, malgré tous les vieux, ou jeunes préjugés. Rendre les fidèles logiques avec leur foi: les empêcher de céder aux mœurs païennes qui minent le christianisme, mais leur apprendre à se conduire en vrais chrétiens, dans la vie publique comme dans la vie privée, et rendre cette vie plus belle et plus noble que les rêves les plus beaux du paganisme.

Que si l'Action catholique réalisait cela: rendre les catholiques logiques avec leur foi, en quelques années le pays serait complètement changé. Voilà donc bien son principal et plus beau terrain d'action.

Toutefois, l'amélioration personnelle est insuffisante: nos fidèles doivent être fortement groupés et encadrés à des fins religieuses, et d'après l'âge et la situation sociale, sans quoi l'amélioration individuelle ne durerait pas. L'association comporte, en effet, l'animation commune, l'émulation, et surtout le soutien mutuel. Anciennement la famille chrétienne fournissait ce soutien. Mais la famille n'est plus assez chrétienne et est trop secouée pour donner encore une force morale suffisante à ses membres. Ce manque doit être compensé par un secours extra-familial.

L'Action catholique des laïcs sous la direction du clergé veut

(1) Voir la Revue Catholique du 1^{er} février.

donc faire des catholiques plus catholiques et plus logiques. Elle les groupe pour que restent acquis les résultats obtenus.

Mais n'allons pas nous imaginer que l'Action catholique sera désormais le seul salut! Nous nous tromperions du tout au tout. Il faut l'Action catholique, mais pas exclusivement elle. « Ceci est à faire mais cela n'est pas à négliger », a dit Notre-Seigneur lui-même.

Il faudra ne pas perdre de vue la hiérarchie des valeurs. La formation purement religieuse doit précéder et dominer. Mais le travail sur d'autres terrains, sur le terrain politique et sur le terrain social, doit être accompli également avec enthousiasme, animé et mû par une piété agissante.

L'action politique doit faire pénétrer nos principes religieux dans le gouvernement du pays, des provinces, des communes, des institutions publiques. Cela ne se fera pas tout seul, en se contentant de regarder et de prier. Non, il faut y travailler.

Et voilà pourquoi le mépris de la politique dont témoignent facilement certains jeunes est insensé et pourrait préparer une catastrophe.

Certes la politique ne peut bouleverser la religion ou rêver de s'identifier avec elle. Et cela s'est vu déjà. Mais la politique est un moyen puissant pour faire régner la justice et la charité dans la société à condition de se tenir à sa place et à son rang subalterne. Et ce serait un crime de la mépriser et de la laisser, à la longue, aux mains d'incapables.

De la même manière notre religion doit infuser à l'action sociale la justice et une grande charité. Souvent nos œuvres sociales seront les meilleurs messagers des idées et de la morale religieuses; très souvent, c'est par elle qu'on atteindra le plus aisément les hommes.

N'allons pas nous imaginer que le monde d'un coup resterait changé quand nous aurions fait pénétrer notre religion dans toutes les maisons, les usines, les bureaux et les banques. Dès le lendemain, les hommes seraient à nouveau atteints par des souffrances et des misères méritées ou imméritées qui détourneraient leurs regards de l'idéal religieux pour les attirer vers la terre et le matérialisme.

Une vie honnête, humaine, est une garantie pour la vie religieuse.

* * *

A côté d'un perfectionnement religieux avec ses logiques conséquences morales, politiques et sociales, nous avons besoin d'une atmosphère saine.

L'air qu'on respire dans les grandes villes est païen, de là il balait les villages.

Il faut donc qu'on s'applique, et cela demande un effort, à christianiser l'atmosphère. Notre peuple doit être imprégné d'esprit catholique, de conceptions catholiques, de curiosité catholique. La chose sera évidemment la plus facile à la campagne, surtout là où il existe une maison d'œuvres ou une salle catholique. Le dimanche soir, particulièrement en hiver, doit être occupé par un conférence, une fête dramatique, un concert, n'importe quoi qui fasse rêver les paroissiens pendant les trois premiers jours de la semaine et qui les fasse désirer et espérer pendant les trois derniers.

A cet égard le *Davidsfonds* et le *Vlaamsch Volkstoneel* ont rendu déjà d'incalculables services pour assainir et christianiser l'atmosphère.

Si nous continuons de la sorte, l'avenir pourra être beau.

Nous ne voulons pas être des autruches qui se couchent à terre avec la tête sous l'aile pour ne pas voir la tempête qui s'annonce. Nous voulons regarder la situation en face.

Nous voulons être des aigles qui, malgré et contre la tempête, s'élançant dans les airs, conscients qu'ils arriveront à la cime.

Parce que Dieu nous a donné des ailes pour voler.

Et que Dieu nous porte et nous meut.

CHANOINE TH. VAN TICHELEN,
Inspecteur de l'enseignement libre,
directeur de *Ons Gelooft*.

(Traduit du flamand.)

Le théâtre de Victor Hugo⁽¹⁾

Le théâtre de Hugo a une destinée analogue à celui de Voltaire. Il a contribué, plus que ses recueils de vers, au moins autant que ses romans, à populariser son nom. Il a même cette supériorité sur celui de Voltaire d'avoir été un glorieux champ de bataille et d'avoir soulevé contre le poète des résistances qui l'ont grandi. Et il n'est plus aujourd'hui qu'une des moins bonnes parties de son œuvre, presque un poids mort. Ses admirateurs le défendent mollement. Le plus remarquable d'entre eux, Ernest Dupuy, craint pour lui le feu de la rampe et demande qu'on se contente de le lire. Nous pouvons prévoir le moment où *Ruy-Blas* ne passera pas plus souvent sur l'affiche que *Méropé*, *Hernani* que *Zaire*. Mais ils sortiront plus souvent des bibliothèques, — ce qui prouvera la puissance du style et du vers. Voltaire, dans la tragédie, perdit toutes ses qualités d'écrivain; Hugo les garde; il reste partout le même artiste, le même poète; et la beauté du vers peut, quelquefois, suppléer à la vraisemblance morale et à la psychologie. Ajoutons que Hugo possédait aussi des dons d'homme de théâtre, moins que Voltaire, moins qu'Alexandre Dumas père; mais il en possédait; et l'auteur de *Lucrèce Borgia* savait combiner ses effets dramatiques.

Il s'était de bonne heure tourné vers la scène. A quatorze ans il avait fait une tragédie, *Irtanène*, à seize, il en avait commencé une autre, *Athélie ou les Scandinaves*. L'opéra comique le tenta: *A quelque chose hasard est bon*; mais le drame le retint. Sa pièce *Inez de Castro*, dira-t-il lui-même quand il nous parlera des *Béatitudes qu'il faisait avant sa naissance*, est curieuse à connaître « comme première ébauche et point de départ de son théâtre ». En effet la première scène d'*Inez*, mélodrame en trois actes, se passe dans une forêt entre un Alcade et un mendiant. *Le Mendiant* désigne une chaumière: « C'est ici ». *L'Alcade*: « Cette chaumière renferme les enfants du prince de Portugal? » *Le Mendiant*: « Les enfants de don Pedro et d'*Inez*... » *L'Alcade*: « Je te crois: c'est toi qui m'as dit tout ce que je sais sur cette ténébreuse histoire... Ecoute, tu n'es pas un mendiant, toi qui connais les secrets des rois. Dis-moi qui tu es... » *Le Mendiant*: « Alcade, je suis Albaracin, le chef des Maures ». *L'Alcade*: « Qu'entends-je? Vous, ce chef redouté?... » Quarante ans plus tard, nous retrouverons le même décor, une entrée en matière analogue et presque la même situation dans la *Grand-Mère du Théâtre en Liberté* (2).

Au second acte, il y a une vaste salle tendue de draperies noires semées de têtes de mort et de larmes blanches, éclairée par des cierges et des pots à feu. Au fond, un tribunal tendu de noir; à droite un trône; à gauche un échafaud surmonté d'un catalpaque et où l'on voit briller une hache. Des gardes vêtus de noir et de rouge et des bourreaux en robes de pénitents noirs, la torche à la main, occupent le devant de la scène. Reconnaissez déjà les gardes rouges de Marion de Lorme, les bourreaux de Marie Tudor, les pénitents de M^{me} Lucrèce. Au troisième acte *Inez* meurt de ce poison qui aura tant de succès dans *Hernani*, *Ruy-Blas*, *Lucrèce Borgia*, *Angelo*, les *Burgraves*. Mais à la fin de la pièce, *Inez* morte apparaît, environnée d'anges, dans une miraculeuse lumière; et, sauf les anges, cette apparition ressemble à celles de la tragédie voltairienne. Le jeune Victor subit à la foi l'influence de Voltaire et celles des mélodrames. Il n'a pas oublié les représentations, au théâtre de Bayonne, des *Ruines de Babylone* de Pixérécourt, où la victime du tyran, pour échapper à la mort, se réfugiait par une trappe dans un souterrain. Et comment en aurait-il perdu le souvenir? M^{me} Hugo, qui s'en allait en Espagne, obligée de s'arrêter un mois dans cette ville, prit un abouement au théâtre. Voilà les enfants ravis. Mais, tous les soirs, c'était le même drame, le même souterrain, la même trappe, les mêmes *Ruines de Babylone*. A la quatrième représentation ils demandèrent leur lit.

Hugo avait vingt-trois ans lorsqu'il fit connaissance avec Shakespeare. C'était à Reims, au Sacre du Charles X. Nodier

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal-Mercier.

(2) M. Benoît-Lévy l'a fait remarquer dans sa *Jeunesse de Hugo*.

avait acheté chez un chiffonnier le *Romancero* et un de leurs compagnons, un député du Doubs, Hémonin, avait eu pour six sous un tome dépareillé de Shakespeare, édition de Glasgow. Hugo, qui savait l'espagnol, traduisit à Nodier le *Romancero*, et Nodier, qui savait l'anglais, lui lut le *Roi Jean* : Ce n'est pas un chef-d'œuvre ; mais le jeune homme fut ému. Certaines scènes lui en parurent « hautes et puissantes » et il y releva « des cris de génie ». Cromwell suivit d'assez près cette révélation. *Cromwell*, pièce injouable, énorme prélude à son prochain théâtre.

Il y essaie quelques-uns des effets dont il se servira plus tard. Cromwell, qui sait qu'on doit l'assassiner, se promène, déguisé en soldat, le mousquet sur l'épaule, devant la poterne par où les conjurés vont entrer. Il entend un bruit de pas : « Ah ! je suis rassuré, dit-il : voici mes assassins ». Ainsi au quatrième acte de *Hernani*, don Carlos, au seul du tombeau de Charlemagne, entend des pas et dit : « Quoi donc ? Ah ! j'oubliais ! Ce sont mes assassins ». — Au quatrième acte de *Cromwell*, les conjurés se saisissent dans l'ombre d'un homme endormi qu'ils croient être le Protecteur lui-même à qui l'un des leurs a dû verser un puissant narcotique ; et un des chefs du complot, tenant son regard sous le fardeau que ses compagnons ont posé à terre, prononce des paroles éloquentes sur le peu de place qu'occupe à leurs pieds ce colosse de gloire. Mais ils ignorent que le porteur du narcotique, Rochester, a été obligé de le boire et que c'est lui dont le sommeil essuie cette éloquence. Nous verrons plus tard Triboulet commettre une méprise de ce genre, mais plus tragique, quand il traîne sur le bord de la Seine, enfermée, dans un sac, sa fille qu'il croit être François I^{er}. — Les *jous* étaient appelés à jouer un assez grand rôle dans le théâtre de Hugo. Il y en a quatre autour de Cromwell, qui n'ont à eux quatre qu'un mérite, celui de chanter de jolies chansons sur des rythmes difficiles. Quand j'en dis quatre, je pourrais dire cinq, mais le cinquième n'est pas un fou de profession : c'est Rochester, le poète distraît, amoureux, bohème, qui, dans *Notre-Dame de Paris*, s'appellera Gringoire et dans *Ruy Blas* don César de Bazan. Il semble que, de très bonne heure, les conceptions romanesques et dramatiques de Hugo, situations et personnages, se soient trouvées arrêtées. Ce n'est pas par l'invention qu'il se renouvellera.

On prétend qu'il n'y a pas de pièce dans *Cromwell* où toute l'intrigue repose sur une conjuration misérablement avortée et sur une question aussi irrésolue au dernier vers qu'au premier. Il n'en fallait pas beaucoup plus à Corneille pour faire *Cinna*. « Abdiquera-t-il ou non ? » se demande Auguste. « Serai-je ou ne serai-je pas roi ? » se demande Cromwell. Cet homme, que son génie et un acte criminel ont conduit presque au faite des honneurs, hésite à en franchir le dernier degré. Il n'a pas précisément contre lui sa conscience. Mais son fils, éloigné de toute ambition qui n'aime que la chasse et l'indépendance, le décourage. Sa fille ? Non seulement elle ne souhaite pas que son père prenne la couronne, il ne lui vient pas à l'esprit qu'il puisse la prendre. Ecoutez-la, cette jeune Francis, sa préférée :

De grâce, dites-moi, serait-il vrai, mon père ?
Vous relevez le trône.

CROMWELL

On le dit.

FRANCIS

Jour prospère !

L'Angleterre, mylord, vous devra son bonheur.

CROMWELL

Ce fut toujours mon but.

FRANCIS

Ah ! mon père et seigneur,

Que votre bonne sœur, mylord sera contente !
Nous allons donc revoir après huit ans d'attente
Notre Charles Stuart.

CROMWELL

Quoi ?

La scène est belle, une des plus belles, psychologiquement, du théâtre de Hugo. Il ne faut pas dire qu'il n'y avait pas dans *Cromwell* un sujet de tragédie intime et, si vous voulez, de tragédie bourgeoise. Mais Hugo n'a pas vigoureusement conçu son personnage : il l'a fait de petits morceaux rapportés qui ne nous laissent que l'impression d'un être mou, flottant, vaguement sincère, vaguement hypocrite. Et pour la première fois nous entendons cette déclaration solemnelle qu'il nous resservira sou-

vent : « Nous prévenons qu'ici... l'auteur n'a hasardé aucun détail qui n'ait son germe ou son analogue dans l'histoire ». Il s'élève contre cette opinion de M. Goethe qu'il n'y a point de personnages historiques en poésie et que le poète fait seulement à certains individus qu'il rencontre dans l'histoire l'honneur de leur emprunter leurs noms pour les appliquer aux êtres de sa création. Comme il eût été bien inspiré d'applaudir à ces paroles de M. Goethe et désormais d'en invoquer le bénéfice ! Au contraire. « On sent, s'écrie-t-il, où mènerait cette doctrine prise au sérieux : droit au faux et au fantastique. » C'est donc celle qu'il a suivie, tout en la désapprouvant.

Il n'essaiera jamais de pénétrer dans l'âme d'un personnage historique pour y discerner les raisons de sa conduite, que l'histoire ne nous donne pas, et nous les rendre parfaitement claires. Il le mèlera à des circonstances extraordinaires, à de bizarres imbroglis. Mais il se croira respectueux de l'histoire parce qu'il mettra dans la bouche de son Cromwell, comme plus tard de don Carlos de Ruy Blas, du vieux Job ou de Barberousse, des tableaux synoptiques de l'Europe. Les discours de la tragédie classique et les récits de Thémistocle sont des modèles de laconisme ou simplement de sobriété substantielle à côté des harangues qu'il prête à ses personnages et des développements épiques qu'il y intercale. Voyez plutôt ici le dénombrement de l'armée de Sennachérib, de ces insolentes mêlées d'hommes, de ces chevaux qu'avaient allaiés des tigresses et de tous les plus terribles animaux, y compris les mammouths. Dans une note sur l'interminable discours de Cromwell, Hugo nous dit : « Tout ce discours est en germe et souvent en propres termes dans la harangue diffuse, emphatique, obscure que Cromwell adressa au peuple à ce moment de sa vie. On a scrupuleusement conservé les mots caractéristiques ». Au diable, ce scrupule ! Hugo s'imagine-t-il que nous sommes aussi patients au théâtre que sur la place publique ou au Parlement ? Qui, — je ne dis pas au Théâtre-Français où l'habitude est maintenant de brailler ou de rugir les morceaux oratoires, mais dans un théâtre raisonnable comme l'Ambigu, — qui supporterait, ne fût-ce que dix minutes, le meilleur discours ministériel prononcé depuis un demi-siècle ? L'amour de la couleur, locale se complait dans cette obéissance tout extérieure à l'histoire, mais elle aboutit vite, — et c'est déjà très sensible dans *Cromwell*, — à un pédantisme qui encombrera et alourdira de plus en plus l'œuvre dramatique et épique de Hugo.

Son drame fait, il en écrivit la préface qui eut plus de succès que le drame, et qui fut le grand manifeste du Romantisme. Cependant n'oublions pas que Victor Hugo a toujours protesté contre la qualification de Romantique (1). Le Romantisme n'a pas signifié pour lui autre chose que Liberté. « Le Romantisme, disait-il en présentant au public les vers du jeune Dovallé qui venait de mourir, n'est à tout prendre que le libéralisme en littérature... La liberté dans l'art, la liberté dans la société : voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques... » Il y aurait, je crois, beaucoup à dire sur cette assimilation de la liberté dans l'art et de la liberté dans la société. La liberté dans la société se compose d'une série de libertés qui sont autant de litiges et de transactions entre l'individu et l'État. La liberté dans l'art n'offre pas les mêmes dangers. Que l'artiste rejette toutes les règles, toutes les lois ; à ses risques et périls ! Il n'engage que lui. Si cette anarchie lui porte malheur, il sera le seul à en souffrir. D'ailleurs les législations littéraires n'ont jamais asservi une véritable originalité. La rigoureuse division des genres n'a pas empêché Beaumarchais de mêler et de confondre dans son *Mariage de Figaro* la comédie, le drame, l'opéra, tous les genres dramatiques, pour le plus grand plaisir des spectateurs.

La Préface de *Cromwell* fut un magnifique appel à la liberté. Les idées qu'elle exprimait l'avaient été déjà presque toutes ; elles avaient même déjà triomphé aux Français avec *Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas ; mais Hugo leur donnait une forme éclatante et, par ce qu'il y ajoutait de son propre fond, par ses images, par ses erreurs, leur imprimait sa griffe. Ses erreurs provenaient de son esprit aussi ardent à simplifier qu'à systématiser. La poésie des temps primitifs, disait-il, c'était la poésie

(1) C'est ce que disait encore Auguste Vacquerie à Jules Huret dans la fameuse enquête sur l'Évolution littéraire (1895 ?). Prenez la Préface de *Marion de Lorme* : « Les misérables mots à querelle, classique et romantique, sont tombés dans le gouffre de 1830 comme gluckiste et picciniste dans le gouffre de 1789 ».

lyrique; la poésie des premières civilisations, l'épopée, avec le christianisme s'ouvre une ère nouvelle, le drame. Les trois inspirations se succèdent : « ode, épopée, drame; l'éternité, l'histoire la vie; l'idéal, le grandiose, le réel; la Bible, Homère, Shakespeare ». Des mots, des mots, des mots! La Bible est aussi épique que lyrique. Entre les tragiques grecs et Shakespeare, le monde occidental est resté quinze ou seize cents ans privé de génies dramatiques. Mais Hugo a la passion de ces symétries dont la vie et la nature ont l'horreur. Qu'il est bien, encore par là, un poète du moyen-âge! L'univers sans fausses fenêtres ne lui est point pensable.

J'en dirai autant de sa théorie du grotesque, originale, mais obscure. Dans la création, le laid existe près du beau, le difforme près du gracieux. *Le grotesque au revers du sublime*. Il faut que la poésie mêle, comme la nature, sans pourtant les confondre, le sublime au grotesque, la lumière à l'ombre, « en d'autres termes le corps à l'âme, la bête à l'esprit ». Le grotesque est, selon lui, un principe à peu près inconnu de l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie. De l'union du type grotesque et du type sublime naît le génie moderne. Le grotesque crée le difforme, l'horrible, le comique, le bouffon. Il est dans le nain hideux que Rubens mêle au déroulement des pompes royales, dans les sorcières de Macbeth; il va de Satan à Figaro en passant par les personnages de Callot, par Iago, Tartufe, Fastaff, Scaramouche, Crispin, Arlequin; il préside à la délibération du Sénat romain sur le turbot de Domitien; il conduit la main de Cromwell barbouillant d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant au moment où tous deux signent l'arrêt de mort de Charles I^{er}. Hugo voit encore le grotesque dans le fait que Louis XI subtil son barbier et Richelieu le capucin Joseph (ce qui me paraît absurdement injurieux pour l'admirable serviteur et collaborateur du ministre que fut ce capucin). Le grotesque serait le sublime de la laideur, le contraste de notre nature animale et de notre âme, l'opposition entre notre condition et nos sentiments. Pourquoi Figaro est-il grotesque? Probablement parce qu'il est un valet et qu'il souffre autant qu'un seigneur amoureux. Cette théorie va peser sur tout le théâtre de Hugo. Grotesque, Ruy Blas, pour les mêmes raisons que Figaro; grotesque, Triboulet bouffon bossu et père exemplaire; grotesque, Lucrèce Borgia mère douloureuse et terrible empoisonneuse. Bien loin que l'âge et l'expérience corrigent chez Hugo ce que cette théorie a d'excessif et même de puéril, il l'exagérera, et elle s'épanouira avec une insolence qu'elle n'avait encore jamais eue dans son avant-dernier roman. *L'Homme qui rit*. Elle ne lui a réussi qu'une seule fois, lorsqu'il a créé Quasimodo.

Il ne comprenait pas qu'elle faussait la nature bien plus que la règle des trois unités et que les conventions dont il dénonçait justement l'étroitesse et le ridicule; et pourtant il proclamait la nature la seule maîtresse à suivre. Il demandait qu'on n'imitât plus ni les Anciens ni même les Modernes. Les seules règles à respecter étaient celles de la nature « qui résultent des conditions propres à chaque sujet ». Ces règles sont éternelles; les autres « ne servent qu'une fois ». La nature et l'art sont deux domaines distincts; mais tout ce qui est dans la nature peut entrer dans l'art à condition qu'on l'y transpose (1). Quant au drame, tel qu'on l'attend, il devra d'abord être imprégné de la couleur des temps. S'il est en vers, « le vers en sera libre, franc, loyal, osant tout dire sans prudence, tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai... *joyant la tirade*; se jouant dans le dialogue, se cachant toujours derrière le personnage... pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée; en un mot tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière ». Tel était l'idéal qu'il se proposait.

On ne pouvait pas songer à jouer *Cromwell*. Il avait depuis six ans dans son tiroir une pièce du *Kenilworth* de Walter Scott.

(1) Il dira, à propos de *Ruy-Blas* : « Le drame n'est pas la vie même, mais la vie transfigurée en art ».

Amy Robsart. Il ne voulait pas la donner lui-même au théâtre après avoir écrit : « Ce n'est pas non plus en accommodant des romans, fussent-ils de Walter Scott, qu'on fera faire à l'art de grands progrès ». Mais son jeune beau-frère, Paul Foucher, la porta sous son nom à l'Odéon où on l'accepta, sachant de qui elle était et où elle fut si vigoureusement sifflée qu'elle disparut de l'affiche. Cependant Hugo avait deux sujets en tête : *Marion de Lorme* et *Hernani*. Il se décida pour *Marion*. Commencée le 1^{er} juin 1829, terminée le 24, demandée par trois théâtres; prise par les Français, la censure l'interdit. On craignit que le public ne reconnût Charles X dans Louis XII et la Congrégation dans Richelieu. C'était le moment où la chanson de Béranger sifflait aux oreilles du gouvernement, à ce point menaçante que Veuillot se demanda plus tard : « Si c'est ainsi qu'on chante, comment assassine-t-on? » Hugo obtint du Roi une audience qu'il a revécue en imagination et nous a racontée dans *Rayons et les Ombres*.

Le poète voulait faire un soir apparître
Louis XIII, ce roi sur qui régnait un prêtre,
Tout un siècle, marquis, bourreaux, fous, bateleurs,
Et que la foule vint et qu'à travers des pleurs,
Par moments, dans un drame étincelant et sombre
Du pâle Cardinal on crût voir passer l'ombre.

Mais Charles X ne lui a certainement pas dit :

Que sert de mettre à nu
Louis XIII, ce roi chétif et mal venu?

En revanche, nous croyons sans peine que le vieux Roi l'a bien accueilli, « bon, royal, gracieux », et même qu'il l'a interrogé « sur ses propres aieux », — ce qui d'ailleurs était assez savoureux.

L'interdiction de *Marion de Lorme*, suivie du refus d'une pension de quatre mille francs par laquelle le Roi avait voulu, un peu trop vite, dédommager le poète, profitèrent à *Hernani* que le comité des Français reçut avec acclamation et mit aussitôt en répétitions. On sait quel triomphe ce fut et combien disputé! La tempête fut telle qu'elle sembla emporter le souvenir des applaudissements frénétiques qui, un an et quelques jours plus tôt, dans cette même salle, avaient salué la première victoire romantique : *Henri III et sa cour*. La valeur littéraire de *Hernani* en faisait la date par excellence de l'avènement du Romantisme au théâtre. Et Alexandre Dumas était un si brave homme et un si bon confrère qu'il eut l'air de trouver cela tout naturel.

En 1832, le Roi s'amuse est prêt. On a levé l'interdiction de *Marion de Lorme*; mais le gouvernement de Louis-Philippe s'opposait au Roi s'amuse dont la première représentation avait été si tumultueuse que la Comédie-Française refusait de recommencer l'expérience. Procès devant le tribunal de commerce qui se déclare incompetent et condamne Hugo aux dépens. Il prend sa revanche avec *Lucrèce Borgia* en 1833; mais, la même année, *Marie Tudor* échoue. En 1835, M^{lle} Mars et M^{me} Dorval assurent le succès d'*Angelo* au Théâtre-Français; et, trois ans plus tard, Frédéric Lemaître fait pour *Ruy Blas* ce que Coquelin a fait pour *Cyrano*. Cinq années maintenant vont s'écouler avant que le Théâtre-Français monte sa dernière pièce, *Les Burgraves*, dont il a rapporté le sujet de son ouvrage des bords du Rhin. Ils furent joués et tombèrent à plat le 7 mars 1843. Hugo comprit, non sans amertume, qu'il avait eu du théâtre tout ce qu'il pouvait en espérer : trois ou quatre beaux succès, dont l'un reste comme une constellation dans notre ciel dramatique. Mais que d'attaques ces succès ne lui avaient-ils pas valués! Journaux et revues s'étaient montrés impitoyables. Je voudrais pouvoir citer l'éreintement de *Ruy Blas* paru, dans la *Revue des Deux Mondes*, sous la plume de ce misérable Planche, si justement méprisé de Sainte-Beuve (1). Le poète revint au théâtre injouable, à ce que Musset nommait le *Spectacle dans un fauteuil*. Il écrivit *Torquemada* et il composa les fantaisies qu'on publia sous le titre : *Théâtre en liberté* et que nous retrouverons plus tard.

Tout le mal qu'on peut dire de ses huit ou neuf grands drames (comptons aussi *Torquemada*), les contemporains l'ont dit. Il crève les yeux. D'abord l'in vraisemblance historique et même l'aviilissement des personnages de l'histoire. Pas un qui n'ait eu à souffrir du rude gantelet de Hugo. Charles-Quint est amoindri

(1) « Si j'entre dans un cabinet de lecture, écrit Hugo en 1830, je ne puis prendre un journal sans y lire : Absurde comme *Hernani*; mais, faux, ampoulé, extravagant et amphigourique comme *Hernani* ».

et ridiculisé dans les trois premiers actes de *Hernani*; Louis XIII nous est représenté comme une moitié d'imbécile et une moitié d'hypocrite, Richelieu, comme une espèce de tyran qui ne gouverne qu'en coupant des têtes (1), François I^{er}, comme un vulgaire coquer qui va coucher dans des maisons borgnes et qui s'exprime sur lui-même ainsi :

Oh! sais-tu qui nous sommes?
La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes,
Richesse, honneurs, plaisirs, pouvoir sans frein ni loi :
Tout est pour moi, tout est à moi, je suis le Roi!

Il écrit cela en 1832; il a trente ans; il a lu, il se flatte de connaître l'histoire; il se dit encore royaliste et catholique; et cette même année il écrit : « La démolition de la Vieille France, que nous avons dénoncée plusieurs fois sous la Restauration, se continue avec plus d'acharnement et de barbarie que jamais ». Et il se moque àrement de ceux qui allèguent, pour détruire les vestiges du passé, la dime, la corvée, le servage, le droit de jangage de cuissage, « les éternels prêtres et les éternels nobles ». Mais quel démolisseur de vieilles tours le passe en ignorance, lui qui ne sait pas par combien d'institutions, d'usages, de franchises, le pouvoir des Rois de France était limité? Paul de Saint-Victor, qui de tous les admirateurs de Hugo l'a le plus sincèrement aimé, ne peut pas s'empêcher de protester contre l'abus intolérable que le poète a commis, en faisant de la cruelle mais chaste Marie Tudor une femme dissolue, une espèce de Messaline. Déjà sa Lucrèce Borgia était bien contestable. Le même Paul de Saint-Victor reconnaissait qu'il n'y avait sur elle ni une tache de poison, ni une goutte de sang. L'historien Grégorovius a pleinement réhabilité celle qui fut la bonne duchesse pour notre chevalier Bayard. Mais depuis, cette réhabilitation a été mise en péril. De toutes façons, Lucrèce n'a jamais été la mère passionnée et la froide criminelle du drame de Hugo, qui se fait suivre d'une compagnie de moines chargés de confesser ceux qu'elle empoisonne (2). Le poète était si instinctivement l'ennemi de la vérité qu'il a trouvé le moyen d'être injuste à l'égard de Borgia. Celui que Joseph de Maistre, dans un délicieux euphémisme, appelait, je crois, « un méchant garçon », n'est resté marqué d'infamie qu'en raison de la dignité sacrée qu'il prostituait en lui. Mettez-le hors de l'Eglise, dans le cortège des princes italiens de son temps; il ne paraîtra pas exceptionnel. Mais, si abominable, si souillé qu'il soit, — à moins que vous ne le représentiez dans la fameuse orgie décrite par Burckard, — n'oubliez pas qu'il a les façons d'un prince et qu'il saura prendre, quand il le faudra, le langage d'un homme d'Eglise, voire d'un Pape. Si vous l'amenez en face d'un moine comme Torquemada et d'un saint comme François de Paule, soyez sûr qu'il saura se tenir et qu'il rougirait — oui, en vérité! — de prononcer les paroles que Hugo lui prête :

Avant tout être heureux. Je prends à mon service
Ce qu'on appelle crime et ce qu'on nomme vice.
L'inceste? Fréjugué. Le meurtre? Expédient.
L'honneur le scrupule en le congédiant... Etc... etc...

François de Paule, consterné, se tourne vers Torquemada : « Qu'est-ce que ce bandit? » lui demande-t-il. Et Torquemada lui répond : « Mon père, c'est le Pape ». Mais non; c'est Guignol!

Ses personnages sont les produits d'une imagination surexcitée par ses lectures. La plupart d'entre eux n'existent qu'en fonction de l'antithèse qu'ils représentent. De ses amoureux, il donnait, sans le savoir, une excellente définition dans un article de 1824 sur la mort de Byron. « C'est toujours une figure sombre et hautaine que le lecteur voit passer dans chaque poème comme à travers un crêpe de deuil. » A-t-on assez reproché aux Romantiques l'abus du moi! Plût au ciel que Hugo se fût mis dans ses drames comme Musset et Molière dans leurs comédies (3)! Nous aurions eu des jeunes gens convaincus que l'homme est l'artisan de sa

destinée, travailleurs, réservés, volontaires et tendres; nous ne les aurions pas entendus s'écrier, comme Hernani, « Je suis une force qui va », ce qui équivaut à dire : « Je suis le contraire d'un être intelligent ». Ils ne se seraient pas flattés, comme le Didier de *Marion de Lorme* d'avoir pris parmi les hommes

En haine quelques-uns et le reste en mépris.

Ils n'auraient point passé leur temps à répéter à la femme qui leur fait le don royal de son cœur : « Prenez garde; mon amour vous perdra! » Didier avertit Marion :

Mon ciel est noir. Marie, écoute ma prière.
Il en est temps encore; toi, retourne en arrière.

Et Hernani clame qu'il est un homme fatal,

Agent aveugle et sourd de mystères funèbres,
Une âme de malheur faite avec des ténèbres.

Si leurs amantes avaient un peu de sang dans les veines, elles les remettraient à la raison; mais Ophélie aux pâles couleurs a encore plus de personnalité qu'elles.

Les événements et les intrigues de ces drames sont d'ordinaire empruntés aux mélodrames. D'abord parmi les personnages, les uns parlent trop fort et les autres écoutent aux portes. Si Ruy Blas ne confiait pas à don César le secret de son cœur à haute voix, dans un des salons du Palais, don Salluste n'aurait pas l'idée de sa tragique combinaison. Si les ministres espagnols mettaient un peu plus de sourdine à leurs marchés, ils entendraient venir le Président du Conseil et s'épargneraient une longue et dure admonestation. Si Saltabadiel n'exposait pas d'une voix de stentor le meurtre qu'il prépare, Blanche ne franchirait pas le seuil du sinistre bouge. Le premier acte de *Marie Tudor*, qui se passe au bord de la Tamise, est rempli de conversations intimes ou secrètes qu'un étranger surprend. Il arrive souvent que cet étranger se présente inopinément à des personnages que nous connaissons ou que nous pensions connaître et leur remémore leur vie et leurs œuvres comme s'il les recevait à l'Académie : « Vous ne vous appelez pas X...; vous vous appelez Y...; vous êtes d'une ancienne famille; vous errez de ville en ville... » Le fait est que la plupart de ces personnages ne sont pas ce que l'on croit. Les uns, enfants trouvés, Didier, Otbert, Gennaro, ignorent eux-mêmes ce qu'ils sont. Les autres cachent leur nom et leur état civil. Le Rodolfo d'*Angelo* s'appelle Ezzelino da Romana. Il se donne des airs d'aventurier; mais il est un prince; Blanche est aimée d'un étudiant, Gaucher Mahiet, qui n'est autre que François I^{er}. Aussi quel effet, lorsque, tout à coup, ils abattent leur jeu et déclinent leur nom et qualités. Je suis Ruy Blas! Je suis Barberousse! Je suis Didier! Je suis Ginevra! Je suis ta mère! Je suis ton père!

Je suis le duc de Ségorbe et duc de Cardona,
Marquis de Monroy, comte Albaterra, vicomte
De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte...

Le drame de Hugo vit de méprises, de surprises, de coups de théâtre. Les héros sont bien moins préoccupés de se conduire comme des hommes que de nous étonner par leur mise en scène ou par leurs revirements soudains. Don Ruy Gomez trouve, en rentrant chez lui, le soir, deux cavaliers près de sa pupille et fiancée. Si don Ruy Gomez ne songeait pas à la galerie, il se dirait d'abord que deux cavaliers valent mieux qu'un seul, puis il les interrogerait après avoir congédié son escorte. Au contraire! Il appelle à grands cris tout son personnel avec des flambeaux pour éclairer son déshonneur, ce qui est vraiment extraordinaire. Le *Cocu imaginaire* de Molière est moins drôle.

Quelquefois Hugo est dupe d'un faux sublime, ce qui est grave. Comme un ami sincère, un Boileau, lui a manqué! Lorsque, dans les *Burgraves*, il peignait le vieux Job, se tenant à l'écart, seul, assis sous un dais, et lorsqu'il dit :

Son fils, le vieux Magnus, debout lui tient sa lance.
Durant des mois entiers il garde le silence,

personne ne lui faisait remarquer qu'il était peut-être excessif de supposer que le vieux Magnus consacrait ses journées entières à tenir la lance de son très vieux père qui ne disait pas un mot (1).

A la fin du second acte de *Marie Tudor*, Marie a convaincu

(1) On dit toujours, « Les *Burgraves*, c'est de l'épopée. » Et certainement les vers épiques y abondent; mais aucune grande époque ne nous offre d'absurdités comparables à la fable de Hugo.

(1) « Un pacha oriental », dit Paul de Saint-Victor qui fait remarquer que, pendant les vingt ans qu'il gouverna, il y eut en tout quarante condamnations à mort, et « qu'il fallait le bourreau pour apprendre à ces beaux seigneurs à respecter la Patrie », ce dont Hugo n'a pas l'air de se douter.

(2) Lord Byron, nous dit Théophile Gautier, raconte avoir trouvé dans une bibliothèque d'Italie un recueil de lettres autographes de Lucrèce Borgia entre les feuillets desquelles était placée une boucle de cheveux. Les lettres parlaient d'amour platonique, de tendresse idéale; les cheveux étaient doux, polis, soyeux...

(3) Par un effet de l'imagination, assez naturel, Hugo a cru se mettre beaucoup dans ses drames et y avoir « pétri sa propre chair ». Voyez une pièce composée en 1854 et parue dans le livre premier des *Contemplations* : *Le poème éploré se lamente...* Les vers en sont magnifiques.

son favori Fabiani de mensonge et de trahison; elle mande le bourreau : « Approche, toi; je suis aise de te voir. Tu es un bon serviteur. Tu es vieux, tu as déjà vu trois règnes. Il est d'usage que les souverains de ce royaume te fassent un don, le plus magnifique possible, à leur avènement. Mon père Henri VIII t'a donné l'agrafe en diamants de son manteau. Mon frère Edouard VI t'a donné un hanap d'or ciselé. C'est mon tour maintenant. Je ne t'ai encore rien donné, moi. Il faut que je te fasse un présent. Approche. Tu vois bien cette tête, cette jeune et charmante tête qui, ce matin encore, était ce que j'avais de plus beau, de plus cher et de plus précieux au monde; eh bien, cette tête, — tu la vois bien, dis? — je te la donne! » Qui est attrapé? C'est le bourreau. « Madame, pourrait-il répondre à la reine, cette tête ne servira ni à ma toilette ni à ma table: que voulez-vous que j'en fasse? »

Ces pièces sont précédées de préfaces qui contiennent de très belles pages. L'évocation de la Thessalie du temps d'Eschyle, au début des *Burgraves*, est d'une splendeur qui fait pâlir tout ce que les historiens de la littérature grecque ont pu écrire sur les origines et les sources de la tragédie eschyléenne. La préface de *Marie Tudor* sur le grand et le vrai dans l'art, — « l'écueil du vrai c'est le petit, l'écueil du grand, c'est le faux », — honorerait le meilleur critique. Malheureusement la juste admiration que Hugo professe pour les *Avant-propos* et les *Avis au lecteur* de Corneille, de Molière, — il pourrait ajouter de Racine, — ne le persuade pas d'imiter la simplicité et la loyauté de ces grands hommes qui n'hésitaient pas à nous apprendre d'où ils avaient tiré leur sujet, quelles libertés ils s'étaient permises avec l'histoire, ce qu'ils avaient emprunté, ce qu'ils avaient modifié. Hugo, lui, nous affirme que dans *Ruy Blas* « il n'y a pas un détail de vie privée ou publique, d'intérieur d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie, de chiffre ou de topographie qui ne soit scrupuleusement exact ». La conclusion de ceux qui y sont allés voir, comme le grand hispanisant Morel-Fatio, est qu'il n'y a pas un seul détail qui soit exact. Du reste, cette inexactitude était sans importance. Mais pourquoi nous abusait-il?

L'idée qui domine toutes ses préfaces, idée voltairienne, est que le théâtre est une tribune. L'auteur dramatique est un éducateur. Dès l'âge de dix-sept ans, il écrivait : « Poètes, ayez toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux ». Et dans la préface de *Lucrèce Borgia*, il écrit que le « drame a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine ». Il s'attachera à nous prouver que la signification historique de ses drames se double d'une haute signification morale. Les effets dramatiques un peu gros, dont il abuse, nous empêchaient-ils de le sentir? C'est que nous n'en comprenons pas la portée. « Il ne faut pas, dit-il, que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. Aussi espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène que des choses pleines de leçons et de conseils. Il fera toujours apparaître volontiers le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque... Il sait bien que l'art seul, l'art pur, l'art proprement dit n'exige pas tout cela du poète; mais il pense qu'au théâtre surtout il ne suffit pas de remplir seulement les conditions de l'art... Il ne mettra pas Marion de Lorme sur la scène sans purifier la courtisane avec un peu d'amour; il donnera à Triboulet, le difforme, un cœur de père (1); il donnera à Lucrèce, la monstrueuse des entrailles de mère. Et de cette façon sa conscience se reposera du moins tranquille et sereine sur son œuvre. » Il n'est que de s'entendre. L'art, en effet, ne réclame ni cagoules, ni cercueil, ni billot, ni literie rouge, placards à secret ou portes dérobées; mais, si c'est chez le poète affaire de conscience, n'en parlons plus.

Ces drames de Hugo sont, avec les comédies de Musset, une ou deux petites pièces de Mérimée, deux ou trois pièces d'Alexandre Dumas, tout ce qui vit du théâtre romantique. Et encore, au point de vue purement théâtral, le *Roi s'amuse*, les *Burgraves*, *Marie Tudor*, sont-ils aussi morts que la *Maréchale d'Ancre* et le ridicule *Chatterton*. Mais ils ont pour eux la beauté de leur forme. En

(1) En quoi la difformité pourrait-elle étouffer ou simplement amoindrir le sentiment paternel chez Triboulet?

février 1870, à la reprise de *Lucrèce Borgia* à la Porte-Saint-Martin, certains critiques prétendirent que le langage de Hugo avait vieilli : « Oui, répondit Gautier, comme un tableau du Titien ou de Giorgione que le temps couvre d'un voile d'or, rendant les lumières blondes, les tons plus chauds et les ondes d'une profondeur plus mystérieuse ». C'est vrai surtout des pièces en vers. Depuis Corneille et Racine, rien de pareil ne s'était entendu sur la scène française. Laissons les personnages de côté. Les grands sentiments, les sentiments éternels; l'amour, la pitié, la clémence, l'honneur, l'hospitalité, en recevaient une expression souvent neuve, toujours belle. Je ne peux pas prendre au sérieux l'empereur Barberousse qui sort de son ermitage, de sa caverne ou de son tombeau pour venir se remettre à la discrétion de ses vieux ennemis, les sacripants de Burgraves; mais j'écoute avec ravissement ces vers qu'il prononce sous ses haillons de mendiant :

« Donc, jeunes gens si fiers d'être puissants et forts,
Songez aux vieux, et vous, vieillards, songez aux morts.
Soyez hospitaliers surtout : c'est la loi douce.
Quand on chasse un passant sait-on qui l'on repousse?
Sait-on de quelle part il vient? Fussiez-vous rois,
Que le pauvre pour vous soit sacré! Quelquefois
Dieu qui d'un souffle abat les sapins centenaires
Remplit d'événements, d'éclair et de tonnerres
Déjà grondant dans l'ombre à l'heure où nous parlons,
La main qu'un mendiant cache sous ses haillons.

Il fallait, hier encore, tout l'art de Silvan, toute sa dignité simple pour sauver la scène des portraits de Hernani, mais la révolte de l'honneur peut-elle mieux s'exprimer que dans les derniers vers?

« Ce portrait, c'est le mien. Roi don Carlos, merci!
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître et vendit la tête de son hôte! »

De même la haine généreuse qu'inspirent les malversations et les concussion des hommes politiques applaudira toujours à ces vers de Ruy Blas devenus presque populaires. Le Conseil des ministres se partage, en se les disputant, les places, les fermes, les prébendes. Un ministre crie à un autre :

« Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres! »

Ruy Blas, qui est entré sans qu'on l'entendit, n'éclate pas comme au Théâtre-Français où il éclate tout le temps; il s'avance vers eux et d'une voix presque sourde, car il ne convient pas de claironner l'indignité ministérielle.

« Bon appétit, Messieurs! O ministres intègres,
Conseillers vertueux! Voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison.
« Donec vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,
L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure;
« Donec vous n'avez ici pas d'autres intérêts
« Que remplir votre poche et vous enfuir après!
Soyez flétris devant votre pays qui tombe,
Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe. »

Le jeune Othert des *Burgraves* m'est tout à fait indifférent; mais quand il détache ou plutôt quand il chante son amour à Régina, qui m'est aussi indifférente, je ne songe plus qu'au plaisir de suivre sa phrase musicale et brillante.

« Je ne vous aime pas? — Régina, dis au père
Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au Toscan sans maître
Qu'il n'aime pas sa ville, au marin sur la mer
Qu'il n'aime point l'aurore après les nuits d'hiver.
Va trouver sur son banc le forçat las de vivre,
Dis lui qu'il n'aime pas la main qui le délivre;
Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas!
Car vous êtes pour moi dans l'ombre où vont mes pas.
Dans l'entrave où mon pied se sent pris en arrière,
Plus que la délivrance et plus que la lumière. »

Ces enchantements de l'oreille et cette noblesse ne sont pas la seule force des drames de Hugo. Il a jusqu'à un certain point le don, et le don plus que l'art, de reconstituer les climats de l'histoire; nous le constaterons souvent dans la *Légende des Siècles*. Ses personnages sont artificiels; il dit des choses invraisemblables; ils n'appartiennent ni à leur pays, ni à leur temps, ni à aucun temps, ni à aucun pays; mais autour d'eux vous avez la sensation d'un pays ou d'un temps. *Marion de Lorme*, ce n'est ni Louis XIII, ni Richelieu, ni Marion; mais c'est un peu de la France de Louis XIII; et le second acte, sur la place de Blois

où les jeunes officiers causent des nouvelles de Paris, des femmes et du théâtre, est d'un pittoresque excellent, supérieur au premier acte analogue de *Cyrano*; seulement *Cyrano* l'emporte par l'intérêt qu'éveillent en nous les personnages. Rien n'est plus faux qu'*Angelo* et *Lucrèce Borgia*, mais ces faussetés baignent dans une atmosphère italienne. L'Allemagne des *Burgraves* n'a jamais existé; je n'y sens pas moins l'odeur de fauve, je n'y entends pas moins le renflement de la tanière féodale. Il y a de l'Angleterre dans ce je ne sais quoi d'hostile, de gris et de froid qui enveloppe *Marie Tudor*. Le *Théâtre de Clara Gazul* est plus espagnol que *Hernani* pour ceux qui connaissent l'Espagne et son théâtre. Mais *Hernani*, c'est l'Espagne telle que son image s'est élaborée en nous depuis le *Cid* jusqu'au *Dernier des Abencérages*. D'ailleurs, le jeune roi qui s'introduit dans la maison d'un de ses sujets pour lui prendre sa sœur, sa femme, sa fille ou sa nièce, nous l'avons plus d'une fois rencontré chez Lope de Véga ou Calderón (1). Lorsque dona Sol, tournée vers don Carlos, s'écrie: *¡Atessa, tu n'as pas le cœur d'un Espagnol!* elle parle comme ses vraies sœurs d'Espagne. Ce n'est pas dans un pays où l'on a écrit le *Médecin de son honneur*, qu'on pourrait trouver la sauvagerie inflexible de don Ruy Gomez invraisemblable. Et puis il y a un certain charme de jeunesse et de chevalerie qui fait que les Espagnols eux-mêmes adoptent cette pièce absurde et charmante.

Mais, qualités et défauts, il me semble bien que le chef-d'œuvre est *Ruy Blas*: je ne reviens pas sur les défauts, et je n'insiste pas sur l'antipathie qu'on éprouverait à l'égard du personnage principal, si, au lieu d'écouter les beaux vers qu'il prononce, nous songions que ce subalterne a accepté de jouer un rôle de mensonge et ne pouvait se dissimuler qu'il entraînait dans un complot contre la reine dont sa consigne était de devenir l'amant. Nous n'avons guère de pièces où la couleur générale d'un pays étranger soit plus vive. Ne nous attachons point aux détails qui peuvent être et qui sont inexacts. Rappelons-nous, d'après les livres de M^{me} d'Annoy et les rapports de nos ambassadeurs, que l'Espagne du XVII^e siècle était aussi éloignée de nous et nous paraissait aussi étrange que la Chine. Rien de plus vrai que la reine se mourant d'ennui sous l'étiquette impérieuse de la camerera major. Ce ne fut pas le sort de Marie de Neubourg, l'Allemande cupide et grossière; ce fut celui de Marie d'Orléans. Mais on comprend pourquoi Hugo a remplacé l'une par l'autre. « Les reines vont vite en Espagne, disait Paul de Saint-Victor, aussi vite que les morts de la ballade allemande. L'air de cette cour presque africaine était irrespirable pour les princesses nées dans des royautés tempérées. » Rien de plus acceptable que le personnage, qui nous semble caricatural, de don Guritan, cet échassier apprivoisé, digne et défiant, des appartements de la reine. Rien de plus « roman picaresque » que le personnage de don César de Bazan. Quant à l'histoire du valet s'élevant au rang de premier ministre pour une fois, l'audacieuse antithèse de Hugo n'avait rien d'in vraisemblable. Ceux qu'elle choque oublient le mot de Montesquieu que le corps des laquais est un séminaire de grands seigneurs. Ils oublient que Mazarin était le fils d'un valet de chambre, le cardinal Dubois d'un régent de collège, que le laquais de M. de La Rochefoucauld, Gourville, nommé ambassadeur en Allemagne, finit par épouser la fille de son maître, et que le fils d'un jardinier de Parme se nomma Alberoni. Ce qu'il y a de moins espagnol dans le cas de Ruy Blas, c'est la honte qu'il ressent de sa livrée.

J'ai ramassé du pain, frère, où j'en ai trouvé :
Dans la fainéantise et dans l'ignominie.

Et pourquoi? Parce qu'il était un de ceux

Qui passent tout un jour pensifs et paresseux,
Devant quelque palais regorgeant de richesses
A regarder entrer et sortir des duchesses.

Mon Dieu, le meilleur moyen de les voir entrer et sortir, c'était encore de leur ouvrir la porte. Pourquoi diable considère-t-il le métier de domestique comme un métier de fainéant et surtout comme un métier ignominieux? Les Espagnols ne le pensaient pas, et ils avaient raison. Et dans les romans picaresques, comme dans les autres, la situation de valet n'était point si mal vue. C'est la Révolution qui, chez nous, l'a singulièrement rabaisée. Ruy Blas parle comme s'il avait démoli la Bastille. Gil Blas l'aurait jugé un peu timbré.

(1) *L'Etoile de Scuille*, de LOPE DE VEGA, nous offre une scène admirable qu'on pourrait comparer à celle de *Hernani*: tout le naturel, toute la vérité sont du côté de Lope de Vega.

On a cherché les « sources » de Ruy Blas. On a rappelé le Mas-carille des *Précieuses ridicules*, je ne sais pourquoi, si ce n'est pour ridiculiser le personnage de Hugo. On a déniché un drame d'Edward Bulwer-Lytton joué avec un grand succès à Londres le 14 février 1838, cinq mois avant que les premiers vers de la pièce française fussent écrits, et on a retrouvé tout Ruy Blas dans ce drame intitulé *La Dame de Lyon* jusqu'au jour où l'on découvrit l'histoire d'Angelica Kaufmann racontée par un ami de Hugo, Rabbe, collaborateur de la *Biographie universelle*, et mise en roman par Léon de Wailly. Un amoureux qu'Angelica a éconduit se venge en lui donnant pour mari un laquais qu'il a façonné aux belles manières. Je m'étonne qu'on n'ait pas cité l'admirable nouvelle de Diderot sur M^{me} de La Pommeraye qui, délaissée par son amant, le marquis des Arcis, l'amena à épouser la fille d'une entremetteuse plusieurs fois vendue par sa mère et qu'il avait prise pour une fleur à peine éclosée (1). D'ailleurs, nous ne saurions prouver que Hugo a connu, et encore moins imité le chef-d'œuvre de Diderot, le roman de Léon de Wailly ou le drame de Bulwer-Lytton. Mais ces rapprochements, même superficiels, dont on l'accable, lui rendent au contraire le service de nous convaincre que le sujet de Ruy Blas n'est pas aussi invraisemblable qu'on l'a prétendu.

Le dernier acte est le plus pathétique de Hugo. Le guet-apens a réussi; la reine est surprise, en pleine nuit, chez Ruy Blas. Don Salluste ne lui a pas dit encore qu'il était son amant; il savoure le succès de sa perfidie, et il ironise. Elle gagne le bonheur si elle perd le trône. Qu'elle signe sa déchéance et qu'elle fuie avec celui qu'elle aime et qui l'aime.

Il est digne de vous; il est sur mon honneur
De fort grande maison. Presque un prince. Un seigneur
Ayant donjon sur roche et fief dans la campagne;
Il est duc d'Olmedo, Bazan et grand d'Espagne...

Et Ruy Blas, comme se réveillant tout à coup

Je m'appelle Ruy Blas et je suis un laquais!
Ne signez pas, Madame! Enfin! Je suffoque!

« En effet, dit don Salluste, cet homme est mon valet », et tout à l'ivresse de la revanche qui émousse le sens du danger

Ah! vous m'avez banni! Je vous chasse et m'en vante
Ah! vous m'avez pour femme offert votre servante
Moi je vous ai donné mon laquais pour amant...
Ah! vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds.
Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez!

J'ai connu dans ma jeunesse un homme qui, dans la sienne, avait assisté à une des premières représentations de *Ruy Blas*. Quand il me la racontait, je voyais, pendant que don Salluste parlait, Frédéric Lemaitre, d'un pas flexible, silencieux et lent, aller fermer la porte au verrou, puis revenir aussi doucement, le regard fixé sur la brillante poignée de l'épée du marquis. Arrivé derrière lui, il la saisissait brusquement, la tirait, en frappant la table et d'une voix glaciale que le témoin de ces soirées héroïques entendait encore :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine.

Mais cette voix s'élevait, s'échauffait avec les inflexions les plus tendres lorsqu'elle s'adressait à la reine, terriblement cuivrée quand elle se retournait contre Salluste, et trahissant toute la surprise d'une âme que l'événement dépasse dans ces deux vers que le prodigieux acteur prononçait avec une sorte d'accablement :

Vous osez l'outrager quand je suis là! — Tenez,
Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez...

Notons aussi que le meurtre de Salluste par Ruy Blas est le seul de son théâtre que Hugo approuve. En dépit de tout ce qui peut rendre ce Ruy Blas insupportable ou antipathique, il y a dans ce rôle je ne sais quelle ardeur secrète, quelle sincérité d'émotion qui nous inclinerait à penser que Hugo y a mis un peu plus de lui-même, au moins ses ambitions politiques et peut-être son loyalisme chevaleresque envers la duchesse d'Orléans, — une femme adorable! comme dit Ruy Blas de la reine.

Et puis, pour la première et la dernière fois dans son théâtre, il mêlait avec un plein succès l'élément comique à l'élément tragique ou, si vous préférez, il jetait à la traverse du drame une comédie irrésistible. Le quatrième acte, qui appartient à don

(1) *Jacques le Fataliste*.

César de Bazan, est, mûri à la chaleur du génie, le plus beau fruit de cette inspiration française par la verve rabelaisienne, espagnole par le ton de gueniserie emphatique dont, au XVII^e siècle, des poètes comme Scarron avaient donné les premiers modèles encore aigres. Don César, enlevé et vendu à des Africains sur les ordres de don Salluste, son cousin, s'est échappé, est revenu à Madrid, et, reconnu des alguazils qui l'avaient arrêté, se sauve et descend par la cheminée dans la maison secrète où Salluste a installé Ruy Blas depuis que celui-ci a pris le nom de Césaj de Bazan. Il est là un peu meurtri de sa dégringolade, mais rassuré en se voyant seul, dans une chambre bien fournie en commodités de la vie et particulièrement en victuailles, quand un valet, se présente demande don César de Bazan et lui remet des sacs pleins d'or; puis une vieille femme entre et annonce à don César de Bazan que celle qui l'aime viendra ce soir; puis un seigneur arrive et provoque en duel don César de Bazan. Qu'est-ce que cette féerie ou cette diablerie? De l'or, de l'amour, un froissement d'épées, tout ce qu'on peut désirer, et tout cela pour don César de Bazan vendu à des corsaires! Pendant que derrière la maison il se bat, don Salluste vient s'assurer qu'on a tendu le piège où tombera la reine. Tout à coup, il entend une voix derrière lui :

Ah! j'en étais bien sûr; vous voilà donc, vieux diable!

C'est le vrai César qui reparait, l'épée victorieuse à la main. Toutes ces scènes admirablement enchaînées et conduites éclipent, par leur forme éclatante et drue, les plus beaux vers pittoresques des Corneille et des Molière dont ils continuaient la tradition. Aucun Dorante, aucun Mascarille n'a eu la verve étincelante et sonore de don César. Entendez-le charger le laquais, qui lui apporte tant d'or, d'aller en semer quelques parcelles chez de vieux camarades.

Dans un bouge,
A côté, tu verras un gros diable au nez rouge.
Coiffé jusqu'aux sourcils d'un vieux feutre fané
Où pend tragiquement un plumeau consterné,
La rapière à l'échine et la loque à l'épaule.
Donne de notre part six piastres à ce drôle.
Plus loin, tu trouveras un trou noir comme un four,
Un cabaret qui chante au coin d'un carrefour.

Sur le seuil boit et fume un vivant qui le hante
C'est un homme fort doux et de vie élégante,
Un seigneur dont jamais un juron ne tomba
Et mon ami de cœur nommé Goulatromba.

Quand on attaque le théâtre romantique (et c'est toujours celui de Hugo qui est visé), il serait juste de ne pas oublier que, par certains côtés, il suivait les traditions du théâtre classique et les enrichissait. Il serait juste aussi de se rappeler ce qu'était devenue la tragédie : une chose froide, entièrement conventionnelle, sans couleur, sans accent, sans psychologie, sans fantaisie, sans poésie, une chose qui pouvait aussi bien se passer sous Philippe II que sous Ninus, à Rome qu'à Babylone. Etonnons-nous que toute la jeunesse ait rugi d'enthousiasme aux grands éclats de *Hernani*!

Et maintenant allez visiter la maison de Hugo, place des Vosges. Regardez, le long des murs, les tableaux que le théâtre du poète a inspirés, dont il a fourni le sujet. C'est la litière de l'Homme rouge qui passe. Ce sont les sinistres cagoules qui se dressent dans la salle du festin de la princesse Negroni. C'est Triboulet qui, sur le point de jeter le cadavre à la Seine, relève la tête épouvanté d'entendre la voix du Roi fredonner dans la nuit : *Souvent femme varie*. C'est Ruy Blas sortant du réduit où il a tué don Salluste, et s'avançant vers la Reine immobile et glacée. Quel théâtre fait pour les illustrateurs! N'est-ce rien que d'avoir ainsi déposé pour un certain temps, dans la mémoire humaine, des images aussi colorées et aussi vives? Pendant les représentations de *Hernani*, le vieil acteur qui jouait don Ruy Gomez, Joanny, invita Hugo à dîner. Il avait une belle tête couronnée de cheveux blancs. Au dessert, il leva son verre et dit : « Monsieur Victor Hugo, le vieillard maintenant ignoré qui remplissait, il y a deux cents ans, le rôle de don Diègue dans le *Cid*, n'était pas plus pénétré de respect et d'admiration devant le grand Corneille que le vieillard qui joue don Ruy Gomez ne l'est aujourd'hui devant vous ». On comprend son erreur; mais elle ne portait que sur le théâtre, non sur le génie. Au fond le respect et l'admiration de Joanny ne se trompaient pas.

ANDRÉ BELLESSERT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Sacre de Mgr Ladeuze

L'élévation du Recteur magnifique de l'Université de Louvain à la dignité épiscopale est un événement qui réjouit la famille universitaire, l'Eglise belge, la Patrie, qui glorifie la Pensée catholique et la Science elle-même.

L'épiscopat de droit divin est la cime radieuse de la puissance d'Ordre. Il investit l'élu par l'imposition des mains, par l'onction, par une effusion spéciale de l'Esprit sanctificateur, d'une royauté spirituelle, de la majesté du pontificat. Consacré par des rites augustes d'un symbolisme profond et d'une sublimité efficace, l'évêque est la vivante expression du Pontife éternel. Revêtu de la plénitude du sacerdoce, il possède la merveilleuse prérogative de la plus féconde paternité, il peut engendrer des prêtres au Très Haut et à son tour sacrer des évêques. Il est un anneau de la chaîne apostolique qui relie l'Eglise au Christ.

Aussi bien, la liturgie du sacre épiscopal est-elle particulièrement grandiose. Elle est une transfiguration surnaturelle de l'élu rayonnant désormais d'une incomparable splendeur.

Lorsque dans l'Eglise Saint-Michel, après le déroulement somptueux des cérémonies du Pontifical romain, après l'intronisation, tandis que le *Te Deum* faisait monter vers Dieu les accents

de jubilation et de reconnaissance, Paulin Ladeuze apparut à l'entrée du sanctuaire, accompagné des prélats ses témoins, Mgr Rasneur, de Tournai, et Mgr Coppieters, de Gand, drapé dans la magnificence des ornements et des insignes de sa dignité, coiffé de la mitre, qui est une couronne, portant la crosse qui est un sceptre, les cœurs battaient à l'unisson, un religieux enthousiasme s'emparaît des âmes comme devant une vision qui est plus du ciel que de la terre : Paulin Ladeuze évêque, nouvelle incarnation du Prêtre souverain, du Pontife immaculé, répandant sur la foule inclinée ses premières bénédictions, laissant après lui comme un sillage de lumière et remontant à l'autel, escorté de l'universelle vénération.

Tous les sacres sont beaux, celui-ci fut d'une beauté inégalée, par la qualité du Consécrateur, l'éminent Archevêque de Malines, Cardinal-Primit de Belgique, entouré de tous les évêques de la Province; par la présence du représentant du Saint-Père, S. E. Mgr Micara, Nonce apostolique; par l'éclat et le nombre des dignitaires de l'Eglise, Prélats de la Cour papale, Abbés de monastères, dont les costumes variés chantaient une symphonie de couleurs sous les magiques rayons du soleil de la Purification; par l'assistance du corps académique de Louvain en toges professorales, auquel s'étaient joints, pour achever la représentation de la science catholique, les délégués des Universités sœurs : Paris (Mgr Baudrillart), Lille (Mgr Lesne), Angers (Mgr Gry), Nîmègue (Mgr Schrijnen); par le spectacle de cette jeunesse

estudiantine, la Belgique de demain, groupée sous une forêt d'étendards multicolores; par le concours de personnages officiels, M. Carnoy, ministre de l'Intérieur et de l'Hygiène, les ministres d'Etat, MM. Pouillet, Theunis, Delacroix; des magistrats, membres de l'armée, de l'enseignement; enfin, par la brillante participation, dans la stricte mesure où ils purent trouver place, de religieux, ecclésiastiques, clientèle de l'*Alma Mater*, et d'un grand nombre de personnalités de la société louvaniste. N'était-ce pas un raccourci de la Belgique religieuse, scientifique et politique s'associant à la glorification d'un des plus méritants enfants de la patrie, d'une des sommités du monde de la science, d'un prélat qui fait honneur à l'Eglise?

Les chants sacrés étaient confiés à cette Schola du Mont César que dirige avec autorité dom Kreps et qui est parvenue dans l'interprétation des mélodies grégoriennes à une si haute perfection.

La ville de Louvain n'est pas restée étrangère à la solennité qui ajoute à son lustre en lui donnant un évêque résidant dans ses murs. Le carillon du campanile de la Bibliothèque égrenait dans l'air vibrant ses notes argentines. La joie brillait dans tous les yeux. L'allégresse était générale, le pavoisement attestait par sa fréquence que le 2 février avait dissipé les nuages du 4 juillet et que la paix régnait à nouveau entre la population louvaniste et les autorités académiques. L'évêque-recteur, qui possède autrement qu'en reliques dans sa croix pectorale quelque chose du cœur de saint François de Sales, évêque de Genève, dans son propre cœur, ne compte plus que des amis. L'ère des malentendus perfidement exploités par les fanatiques du nationalisme est définitivement close.

Un déjeuner modeste et de bon goût, rappelant les agapes de l'Eglise primitive, où le poisson d'ailleurs ne fut pas oublié, mais où rien ne fut multiplié, pas même les toasts, fut offert à ses quatre cents convives par l'Evêque de *Tiberiade* dans cette admirable salle de lecture de la Bibliothèque où par ses vastes baies la lumière prodiguait ses rayons. Ce fut néanmoins un festin d'éloquence servi par le Cardinal qui excelle à égaliser sa parole aux circonstances extraordinaires, et par Mgr Ladeuze dont la modestie et la délicatesse charmèrent l'assistance. La *Sedes Sapientia* présidait à la table mais n'eut pas, au demeurant, à renouveler sa requête des noces de Cana.

La promotion à l'épiscopat du Recteur de Louvain est le magnifique couronnement d'une carrière vouée au culte de la science, au triomphe de la pensée catholique. Issu de race tenniseuse où la sérénité de l'âme égale la vigueur au travail, où l'honneur fraternise avec la foi, Paulin Ladeuze est une intelligence saine et harmonieusement équilibrée, une volonté de chef, une haute conscience. Enfant de Notre-Dame de Bonne-Espérance dont il gardera le culte fervent, brillant humaniste rival du chanoine Grégoire; étudiant distingué de l'*Alma Mater* où il conquiert le doctorat et la maîtrise en théologie, il s'oriente vers l'histoire ecclésiastique, affirme tout de suite une réelle supériorité par une thèse très remarquée sur le pachomisme qui venge de calomnies savantes le monachisme oriental, et son auteur s'impose au choix des Evêques pour une chaire à la Faculté de théologie. Il fut, avec le tant regretté chanoine Cauchie, le fondateur de la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, publia une étude décisive sur la *Résurrection*, se signala par une activité scientifique de premier ordre. Esprit synthétique qui domine l'érudition par la méthode, familiarisé avec toutes les disciplines auxiliaires de l'histoire, il avait devant lui un grand avenir. Il avait l'étoffe d'un Mahillon ou d'un Pitru. Mais déjà il avait dû se partager

entre le haut enseignement et l'éducation des clercs pendant sa présidence du Collège du Saint-Esprit et il ne devait plus tarder à être absorbé par les vastes sollicitudes du gouvernement de l'Université.

L'avenir devait justifier le choix du Cardinal Mercier, lui aussi passé de la science à l'action, comme son vénéré successeur, et démontrer que la résurrection de l'Université après les désastres de la guerre réclamait un homme de cette envergure, fallût-il sacrifier le savant au réorganisateur, à celui que S. E. le Cardinal Van Roey nomme à juste titre le second fondateur de l'*Alma Mater*. La stabilité de sa charge exercée depuis bientôt vingt ans, je crois, en façonnant son expérience, lui a conféré une supériorité éclatante dans la sphère universitaire. Son étonnante puissance d'assimilation lui a permis d'embrasser toutes les branches de l'enseignement, d'être à l'affût de tous les progrès, d'en poursuivre la réalisation dans toutes les Facultés. Son rectorat est autre chose qu'une magistrature honorifique, le Recteur est devenu ce qu'il doit être, le Préfet général des études. Les Facultés des sciences et de médecine lui seront éternellement redevables d'importantes créations. Son nom restera attaché notamment à l'Institut du cancer.

On sait que devant les ruines amoncelées par la guerre, il ne fut pas désemparé. Comme l'a si heureusement dit le Cardinal, il fut, pendant les interminables années de l'occupation meurtrière, le gardien du foyer, il veilla sur ses cendres, il en ranima la flamme, il fut le sauveur providentiel. Avec quelle habileté jamais prise en défaut, avec quelle indomptable énergie et quelle patience sans borne, il présida au relèvement, fit renaître le phénix, fit sortir de la terrible tourmente le *Studium Generale*, l'antique *Alma Mater* plus belle, plus florissante, plus conquérante que jamais.

Sans doute, dans la reconstruction ou l'édification des installations universitaires, il fut aidé et couvert par le prestige mondial du cardinal Mercier, mais ses grands desseins trouvèrent en lui un collaborateur, un réalisateur digne de l'éminent inspirateur. Les corps savants du monde entier dans la célébration du cinquantième centenaire lui ont rendu un hommage d'universelle admiration. A la tête du corps académique dont il est la providence et qui l'entoure des plus ardentes sympathies, il gouverne avec sagesse, non sans luttes pénibles sans doute, mais aussi non sans belles victoires, ce peuple d'étudiants toujours accru dont il est le père et l'apôtre. Ayant pleinement conscience du rôle qu'il a joué l'*Alma Mater* dans l'unification nationale, — elle en fut le creuset, a-t-on justement dit — il s'est efforcé par le dédoublement des cours de donner satisfaction aux légitimes griefs, de pacifier les esprits, de les rallier autour de la Dynastie qui est le pivot de notre unité. Le Roi vient de le reconnaître et cet éclatant témoignage est ratifié par l'opinion.

N'était-ce pas le vœu général qu'à ce grand diocèse de l'université louvaniste fût donné dans la personne du Recteur un évêque? Le Saint-Père attendait son heure. Il a comblé nos vœux. Il n'est pas dans l'histoire de notre université exemple d'un Recteur-Evêque, mais est-il dans cette histoire exemple d'un tel Recteur magnifique?

L'évêque de Tiberiade sera l'évêque de l'intelligence catholique en notre pays, l'évêque de la jeunesse. Sa parole, imprégnée de l'onction épiscopale, pénétrera plus profondément dans les âmes. Plus près des évêques belges dont il devient le frère, plus près du Souverain Pontife dont il est l'élu, plus près du Christ dont il est le prêtre parfait, Sa Grandeur Monseigneur Ladeuze, sous les auspices de la *Sedes Sapientia*, reliera plus étroitement l'université catholique aux évêques par la soumission respec-

teuse, à Rome par la pureté de la doctrine, au Christ-Roi par l'amour.

A l'heure où, peut-être, lui souriait l'idée d'une retraite, après quarante ans de sa vie donnés à l'*Alma Mater*, il voit s'ouvrir une ère nouvelle, la période épiscopale de son Rectorat,

Puisse sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle! Puisse son activité se déployer plus féconde encore! Puisse l'évêque de Tibériade, ferme pilote, malgré les tempêtes, mener sa barque à bon port!

J. SCHYGENS.

Faits divers et commentaires

La tribu des Gwaka au Congo belge

Le lecteur m'en croira si je lui dis qu'il y a huit jours, je n'en connaissais pas plus long que lui sur les Gwaka; mais ayant eu la bonne fortune de rencontrer le P. Guilmin qui revenait du Congo après avoir passé quinze ans parmi ces Noirs, j'ai pu éclaircir ma religion, et grâce aux éclaircissements qu'il m'a donnés, rédiger doctement le présent article.

Origine

Les Gwaka ou Bwaka, qui habitent à présent l'Ubangi, au nord du Congo belge, sont originaires du Soudan. C'est entre 1850 et 1900 qu'ils ont quitté ce pays, s'avancant vers le sud et refoulant devant eux les Bantous dont ils prenaient la place. Le territoire qu'ils occupent est un pays de collines et de plateaux où les forêts deviennent de plus en plus rares. La polygamie n'étant guère en usage parmi eux, la famille restant fortement organisée et les maladies ne les ayant point décimés, le chiffre de leur population est relativement élevé et le P. Guilmin estime qu'ils sont environ 200,000.

Vêtements

Le vêtement des Gwaka consiste, pour les hommes, en un morceau d'étoffe passé entre les jambes et retenu par une corde autour des reins, appelé « tulu » et, pour les femmes, en une large feuille du nom de « tulu ngolo ». Les hommes portent parfois aussi, sur la tête, un chapeau en peau de singe ou fait de lianes tressées, et, aux pieds, des sandales en peau de buffles. Les femmes ont, pour s'embellir, des bracelets au poignet, des anneaux aux pieds, des colliers et des ceintures de perles, et, à l'occasion, un anneau en fer passé dans le nez. Les Gwaka ont souvent le front marqué d'un léger tatouage. Ils sont au surplus extrêmement propres, prenant leur bain tous les jours et enduisant leur corps d'huile de palme ou de ricin pour maintenir leur peau en bon état. Leur modestie et moralité est exemplaire et le P. Guilmin assure qu'ils l'emportent en cela sur nombre de Belges, spécialement sur ceux des grandes villes.

Habitations

L'habitation des Gwaka consiste en une case ronde, affectant la forme d'un casque à pointe d'environ trois mètres de rayon. Au centre, un grand coffre repose sur quatre pieds, renfermant la récolte de maïs. Un feu de bois brûle sans cesse sous le coffre pour enfumer le maïs et le préserver des parasites. Au fond, en face de la porte cintrée, une étagère supporte les ustensiles de ménage : pots pour cuire les aliments, paniers à maïs, demi-calebasses servant de tasses. A gauche et à droite de la porte, des bûches sont dressées, derrière lesquelles il y a des alcôves où les adultes dorment sur des lits de rondins juxtaposés, recouverts d'une natte. Les enfants s'étendent autour du feu pour prendre leur sommeil. Il n'y a pas de fenêtres dans ces maisons, et ordinairement il ne s'y trouve qu'une porte. Outre leur case, les Gwaka possèdent quelques dépendances : un hangar où ils se tiennent durant la journée, un poulailler, surélevé par crainte des bêtes malfaisantes et une garde-robe consistant en une échelle horizontale, placée à l'abri des regards indiscrets. Les polygames ont autant de cases qu'ils ont de femmes. Il y a peu de grandes

agglomérations. Les cases sont plutôt groupées en petits hameaux; et souvent même elles sont isolées au milieu de la plaine et des plantations de maïs.

Occupations

Le Gwaka est surtout agriculteur, mais il pratique l'agriculture aux moindres frais.

Il abat la forêt à la saison sèche, en janvier et février; puis, quand le bois abattu est sec, il y met le feu. Et son rôle est fini. Aux premières pluies de mars, la femme s'amène, qui plante le maïs, les bananiers et les légumes. C'est elle à qui incombe la charge d'entretenir les plantations et de faire la récolte qui a lieu en juillet. Il est possible d'obtenir deux récoltes par an, mais il faut, pour cela, se donner la peine de faire une nouvelle plantation en juillet, ce qui n'est pas toujours du goût des Noirs.

Si le Gwaka est agriculteur de la façon que nous avons dite, il ne fait cependant pas l'élevage. Il n'a ni moutons, ni porcs, ni chèvres, mais seulement des poules et des chiens en abondance. Par contre, il est grand chasseur, creuse des fosses profondes où viennent tomber les sangliers et les lapins, construits des pièges à ressort pour attraper les antilopes et les rats, tue avec son arc bon nombre de singes dont il trouve la chair excellente. Après l'homme, c'est, dit-il, ce qu'on peut manger de meilleur. La pêche est encore un travail de femme auquel l'homme ne s'adonne pas ordinairement. Le Gwaka laisse, d'ailleurs, beaucoup d'initiative et d'occupations à sa femme : outre le soin des plantations, c'est à elle que revient la charge d'aller chercher le bois de chauffage et l'eau du ménage, de faire la cuisine et d'entretenir la case, d'égrener le maïs, de le broyer dans un bac de bois au moyen d'un pilon, d'en vanner la farine et de la mettre sécher au soleil, ainsi que de fabriquer toute sorte de poteries. Si vous songez que la femme Gwaka a presque toujours un enfant qui lui pend à l'épaule, dans une hotte, vous conviendrez qu'elle est soumise à un dur régime.

Quant à l'homme, il considère comme un déshonneur de mettre la main à ces pénibles tâches et il fait tout ce qui est en lui pour l'éviter. C'est le bout du monde s'il consent à tresser des nattes et des paniers en osier. Jadis, il était aussi forgeron. Mais les importations d'Europe le dispensent aujourd'hui d'exercer ce métier. Pour ce qui est du vin de palme, il le fabrique volontiers et le boit avec plus de plaisir encore.

Alimentation

Le Gwaka se nourrit principalement de pain de maïs. Un homme valide en consomme aisément un kilogramme par jour. Il y joint de la viande, du poisson, des escargots, des chenilles, des termites, des sauterelles, des légumes préparés à l'huile et d'autres bonnes choses semblables. Il mange aussi du manioc et des patates crues, ce dont ses voisins le raillent, car il n'est pas de bon ton, chez les Noirs, d'user d'une nourriture qui n'est pas cuite. Autrefois, il se nourrissait aussi de chair humaine, et c'était surtout les ennemis tués à la guerre et les esclaves qui étaient sacrifiés. Mais cet usage a pour ainsi dire entièrement disparu.

Vie familiale

Chez les Gwaka, la famille est conçue dans un sens plus large que chez nous. Elle comprend non seulement le père (*ba*), la mère (*na*) et leurs enfants (*bono*), mais encore les orphelins adoptés (*be gula*), les esclaves (*gba*) et généralement tous ceux qu'abrite le toit domestique et que couvre la protection du chef de famille. Leur vocabulaire exprime de manière pittoresque les divers liens qui les unissent. Des enfants de même père diront : « *Nu kunu le kpo*, c'est dans le même coin de forêt qu'on a jeté notre cordon ombilical »; des frères utérins parleront ainsi : « *Ja le wi kpo*, ce sont les mêmes entrailles qui nous ont portés »; ou, s'ils ne sont parents qu'au sens large, ils déclareront « qu'ils ont la même et unique porte de maison, le *nu tou da le kpo* ». L'ancêtre et toute sa descendance sont désignés par un monosyllabe, très facile à retenir pour nos lecteurs flamands : *Ya*. Ainsi le mot : *Ya-Gbafeta* signifie : toute la tribu de ceux qui ont le nomme *Gbafeta* pour ancêtre commun.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille lui fait fête. Si c'est un garçon, on dresse un autel en baguettes au milieu de la cour; si ce n'est qu'une fille, l'autel est élevé, avec moins de solennité, près de la porte de la maison. On tue une poule blanche dont

on verse le sang dans la bouche de la mère et celle de l'enfant, puis le cordon ombilical est jeté dans la forêt. C'est le grand-père ordinairement qui impose à l'enfant son premier nom, le second devant lui être donné plus tard, à l'époque de sa circoncision. Au rebours des nôtres, ces noms signifient toujours quelque chose. C'est ainsi qu'une petite fille s'appellera « *Saboko* sans filles », pour indiquer qu'avant elle, il n'y avait encore eu que des garçons dans la famille, ou « *Deletinu* nombreux sous terre », si les enfants qui l'ont précédée sont hélas! tous morts. Des jeunes gens portent le nom de « *Go-We*, qui aime le feu », s'ils passent pour gourmands. Car, au Congo, il existe, paraît-il, de ces pique-assiette qui, lorsqu'ils voient fumer la cheminée, s'imaginent qu'on cuit de bonnes choses dans la case et s'amènent chez les gens, espérant être invités. En Belgique, la manœuvre est plus compliquée, et je sais quelqu'un qui attendit deux ans l'honneur de s'asseoir à une table illustre. Il y réussit enfin à force de patience et de protection. Ce fut une grande déception. La maîtresse de maison, en parlant, lui envoyait des débris de macaroni par le visage, la viande était plus coriace qu'un talon de vieux labourneur ardennais et les cigares étaient littéralement infumables. Il va sans dire que le malheureux ne remit plus jamais les pieds dans cette illustre maison.

(A suivre.)

OMER ENGLEBERT.

Erratum.

Dans mon dernier article sur l'Automobilisme, j'avais déposé une finesse qui, par la faute des typographes, a passé inaperçue de nos lecteurs.

On a imprimé : « Il y en a beaucoup qui ont un porte-plume-réservoir et qui roulent en automobile ». Ce qui est du charabia.

J'avais, au contraire, écrit : « Il y a beaucoup d'illettrés parmi ceux qui ont un porte-plume-réservoir et qui roulent en automobile ». Ce qui, au dire de tous les membres de ma famille à qui j'en ai parlé, est infiniment mieux et plus méritoire.

O. E.

Contrairement à ce qu'affirme notre aimable correspondant, les typos ont composé très exactement ce que M. Englebert avait écrit. Mais cette semaine-là, l'ami du Curé Pecquet vagabondait à travers la Belgique et il fut impossible de lui envoyer des épreuves. Les typos ont respecté le texte du manuscrit se disant que, sans doute, la phrase peu claire au sujet du porte-plume-réservoir cachait, une fois de plus, une « finesse » accessible seulement à une petite élite... (N. D. L. R.)

ROUMANIE

La situation religieuse

Délégué à une « Semaine basque », à Bucarest, le R. P. Lhande conte son voyage dans le dernier numéro des Etudes. Nous reproduisons ici la conclusion de son intéressant article :

Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur l'état actuel de l'Eglise nationale roumaine, après l'enquête pénétrante dont Mgr d'Herbigny a exposé les conclusions dans un article des Etudes qui fit sensation à Bucarest, et la magistrale étude du P. Wiercinski dans les *Stimmen*. Nous n'avons été, nous, qu'un observateur indirect, profitant d'un mandat littéraire ou artistique, pour jeter un rapide coup d'œil sur le visage spirituel d'un peuple. Notre impression, telle que nous pouvons la risquer après un simple coup d'œil du dehors, peut se résumer ainsi :

1) Pour l'Eglise nationale roumaine : une brillante façade; à Bucarest seulement, cent trois églises orthodoxes de la confession gréco-orientale, religion officielle de l'Etat. Jusqu'en 1885, cette Eglise était rangée sous la tutelle du Patriarche de Constantinople. Quand la Roumanie fut érigée en Etat indépendant, en 1881, elle demanda son autonomie religieuse et réussit à l'obtenir. Mais en s'affranchissant du joug de Constantinople, elle ne sut pas, ou ne voulut pas, écarter une ingérence encore plus lourde peut-être : celle de l'Etat. Le P. Wiercinski, dans le bel article que nous citons plus haut, raconte qu'en 1890, durant un échange de vues ménagé entre les représentants de l'Eglise nationale et un haut

fonctionnaire du ministère des Cultes, catholique, comme celui-ci faisait preuve de la plus grande discrétion en matière d'immixtion religieuse de l'Etat, un vieux protopresbytre lui repartit : « Vous jugez à votre point de vue catholique et vous ne voulez pas, comme représentant de l'Etat parmi nous, vous mêler à nos affaires ecclésiastiques. Mais nous, nous désirons l'ingérence de l'Etat ».

Nous sommes en mesure d'affirmer que tel n'est plus le sentiment de la majorité du clergé roumain. S'il y a gagné, du point de vue matériel, un traitement, — au reste, trop irrégulièrement payé, — il y a perdu à peu près tout du point de vue de son libre exercice. Les séminaires, en particulier, pourvus d'un personnel enseignant fourni par l'Etat, échappent presque entièrement à l'autorité des évêques.

Les résultats de ce beau régime ne se sont pas fait attendre. Le patriarche actuel, Myron Cristea, — figure incontestablement prestigieuse d'homme qui pourrait jouer un rôle de tout premier plan dans une évolution religieuse profonde, — les a exposés avec courage, et en témoin irrécusable, le 7 avril 1927, dans un discours au Sénat. Il a lu en pleine assemblée le mémoire adressé pendant la guerre au recteur de l'Université de Jassy par « une masse d'élèves des séminaires » et commençant par cette déclaration : « Nous, élèves des séminaires du royaume, sommes des athées. Nous nous adressons à vous avec prière de nous débarrasser de la meule qui écrase notre âme, puisque nous sommes forcés par les circonstances d'étudier dans une école de théologie dont les enseignements ne nous conviennent pas » (1).

Pour légitimer cette excessive ingérence, le ministre des Cultes, Joke Jonesku, arguait d'un motif au moins singulier, mais qui n'en réferme pas moins un hommage à l'Eglise de Rome : « L'Eglise orientale, disait-il, n'a pas l'indépendance de l'Eglise catholique qui est comme le chêne dans la forêt, tandis que l'Eglise orientale, comme le lierre, a besoin d'un soutien, d'un arbre puissant autour duquel elle s'enroule, et ce soutien c'est le Trône » (2).

On a cherché à remédier à cet état de choses en créant, en 1925, auprès du ministère des Cultes, une représentation officielle du clergé en la personne du patriarche de Bucarest; mais « elle n'a donné, dit le P. Wiercinski, qu'un haut dignitaire de l'Eglise d'Etat, lié par les lois de l'Etat ». De là cette paralysie de la religion roumaine orientale dont parle l'évêque Bessation de Bessarabie : « L'Eglise n'a entre les mains ni le catéchisme dans les écoles élémentaires, ni l'instruction religieuse dans les collèges de jeunes gens... Il ne reste que quelques gymnases où se donnent les cours de religion; les diverses écoles techniques ou d'arts et métiers en sont totalement privées... L'Eglise ne possède aucun écrivain religieux. La plupart de nos prêtres ne lisent absolument rien, dès leur sortie de l'école, et c'est une des principales raisons de notre infériorité intellectuelle » (3).

Frappé de cette triste situation de l'Eglise dont il est le premier chef, le patriarche Myron a eu le courage de protester, dans un important discours au Sénat, contre l'inertie des uns et, plus encore, contre le remède préconisé par d'autres : l'envoi dans les Facultés de théologie protestante de beaucoup de candidats en théologie de l'Eglise orthodoxe roumaine. Le prélat osait ajouter ce vœu formel : « Je regrette que nous ne soyons pas parvenus jusqu'ici à envoyer un plus grand nombre de jeunes gens recevoir une plus haute éducation théologique dans les écoles de l'Eglise occidentale qui nous tient le plus près par la foi et par la discipline ecclésiastique ». Et le P. Wiercinski d'ajouter dans un laconisme éloquent : « L'Eglise occidentale veut dire clairement ici : l'Eglise catholique! ».

Nous avons donc raison de dire que l'Eglise officielle roumaine ne présente qu'une brillante façade. Il faut maintenir le mot : nous n'avons surpris, en effet, à peu près aucune activité spirituelle, aucune initiative vraiment apostolique chez des âmes pourtant attachées farouchement à leur religion nationale. Des orthodoxes, très convaincus et très fervents, très irréductibles sur la question de l'unité romaine, nous ont affirmé ne tenir à leur Eglise que par un lien en quelque sorte mystique où n'entrait aucune obligation, ni de pratique, ni de charité, ni même, à proprement parler, de prière. Nous ne pensons pas qu'il passe, en moyenne, plus de vingt à trente fidèles, le dimanche, durant

(1) *Monitor officiel* du 15 juin 1927, cité par Wiercinski.

(2) Wiercinski, *loc. cit.*

(3) *Metropolia Moldovei* (Jassy), 12-2, cité par Wiercinski, *loc. cit.*

l'office, dans chacune des cent trois églises de Bucarest. Le spectacle est encore sous nos yeux, de ces temples où un chantre en veston, au lutrin, devant le sanctuaire, psalmodie, pendant des heures, des mélodies en langue roumaine. La porte est grande ouverte sur la rue. La nef est absolument vide. De loin en loin, entre une jeune fille, une femme en mouchoir de tête jaune et châle bleu, qui vont s'incliner devant chacune des icônes, murmurent une prière, et s'en vont, au bout de trois minutes, comme elles sont entrées. L'Eglise orthodoxe roumaine a son budget de charité ; budget imposant, si l'on en juge, par la qualité des noms figurant en tête des souscriptions. Elle entretient certainement des hôpitaux, des asiles à caractère officiel, rattachés, en effet, à l'Etat par leur budget et par le triage de leur clientèle. Mais nous n'avons trouvé trace d'initiative de la charité privée, aucune de ces sublimes audaces, aucun de ces beaux dévouements qui témoignent, non pas de l'activité d'une administration, mais de la vie rejaillissante et rebondissante d'âmes d'apôtres : de ces âmes de jeunes filles, de pauvres femmes, d'ouvriers, petits employés, qui ont fait chez nous le miracle de l'évangélisation des faubourgs, de la création d'œuvres innombrables destinées à soulager les détresses physiques et morales de l'humanité.

Aussi n'est-il pas surprenant que les apôtres, les vrais, — car il s'en trouve partout, — aient cherché à satisfaire leur zèle intérieur comme en marge de cette Eglise trop solennelle et trop riche.

Dans la soirée de dimanche, guidé par un de ces jeunes apôtres à l'âme inquiète et au zèle dévorant, nous avons rendu visite à une de ces associations, encore rattachée, du moins par le titre, à l'Eglise nationale, mais qui cherche ardemment une vie spirituelle plus intense et plus féconde. Le Pavillon Banat, situé parmi les beaux ombrages du parc Carol, sert de lieu de réunion à l'Association « Patriarche Myron ». Au moment où nous y arrivons, cinq à six cents personnes nous attendent dans une grande salle blanche, très éclairée, ornée de quelques icônes émaillées, aux couleurs voyantes. Tout ce monde appartient visiblement au petit peuple. Hommes et femmes sont pauvrement mais décentement vêtus. Ils ont tous, dans le regard, une curiosité passionnée devant ce prêtre catholique romain qu'on leur a présenté comme un ami des pauvres du lointain et grand Paris. Le jeune journaliste qui se fait notre interprète, G. Lungulescu, rédacteur à l'*Universul*, leur adresse quelques mots qu'ils approuvent d'un mouvement de la tête. Puis, avec un ensemble parfait, ils chantent un cantique roumain qui paraphrase la parole du divin Pasteur : « Vous tous qui êtes écrasés sous le fardeau, venez à moi ! » C'est à notre tour de leur parler. La tâche est délicate. Quelles sont, au juste, les différences d'interprétation du dogme qui nous séparent de ces gens, orthodoxes, sans doute, mais aspirant secrètement ou ouvertement à l'unité ? Deux points, cependant, nous sont communs : la foi dans la charité du Christ pour les petits et le culte de la civilisation latine opposée à la barbarie destructrice du communisme asiatique. La plupart ne comprennent pas le français, M. Lungulescu, avec la souplesse étonnante de ces peuples habi-

tués à manier plusieurs langues, leur traduit graduellement nos paroles. Quelle ferveur, dans ces regards ! Quelle attention religieuse ! Nos auditoires d'Occident ne peuvent donner une idée de cette communication intense qui provoque des soupirs, des exclamations, même des larmes. Quand on nomme le Christ tous les regards se tournent vers les icônes du mur, les fronts s'inclinent ; puis un nouveau cantique jaillit des poitrines. A la sortie, chacun veut baiser la main du prêtre catholique et la foule s'égayé parmi les belles allées éclairées du parc somptueux qui accueillit le menu peuple pour lui permettre de chanter les louanges de Dieu. Quel champ bien préparé pour recevoir la semence de vérité, s'il était permis au semeur de la répandre plus largement ! Mais (et c'est ici le point douloureux de la situation) l'Eglise roumaine, dans son ensemble, se montre étrangement ombrageuse à l'égard du catholicisme, surtout depuis qu'étant devenue officielle elle tend à faire prédominer le point de vue national sur le spirituel. Certes, le chef de cette Eglise, le patriarche Myron Cristea, n'est responsable d'aucune des chinoïseries mesquines qui se sont produites récemment et se produisent encore vis-à-vis des catholiques. Plus haut, nous avons exposé loyalement, après Mgr d'Herbigny et le P. Wiercinski, les aspirations très larges de ce prélat. Mais, tout chef suprême qu'il soit de l'Eglise officielle, le patriarche roumain n'est pas libre de commander aux hommes de gouvernement, dans une Eglise avant tout nationale. Le premier bienfait à souhaiter, tant pour l'honneur de l'Eglise orthodoxe que pour la liberté des aspirations qui tendent à se faire jour vers le catholicisme, serait un affranchissement plus large, et même complet, de la tutelle gouvernementale.

B) Dans l'état présent des choses, quelle est la situation de l'Eglise catholique en Roumanie ? Elle a à sa tête, nous l'avons dit, un évêque jeune, sympathique à tous les nationaux parce qu'il est Roumain, né à Bucarest. Sous son impulsion, le recrutement du clergé, notamment, est entré dans une voie nouvelle de prospérité.

Après avoir achevé de bâtir un beau séminaire, très intelligemment aménagé, il a réussi à le peupler. Soixante étudiants y suivent les cours de théologie, de philosophie et de sciences ecclésiastiques, sous la direction d'un supérieur pieux et éclairé, de quelques professeurs tant séculiers que religieux. Nous avons vu longuement ces jeunes gens qui tous parlent et comprennent, en plus du roumain, le français et l'allemand. Tous, ou presque tous, pourvus d'une bourse entière, ils demeurent là un peu comme dans un noviciat, ne retournant dans leurs familles qu'après la prétrise. Le régime même de la maison rappelle de près la conception du noviciat : même régularité, même ferveur, même piété. Si cette œuvre sainte, attachante et si belle, peut être maintenue à Bucarest, à la faveur, surtout du nouveau concordat dont on attend pour le début de janvier 1929 la conclusion, on peut envisager la situation de la Sainte Eglise roumaine comme pleine d'avenir. Pourvue d'un clergé nombreux et instruit, elle pourra donner un essor plus puissant à ses œuvres d'enseignement, de charité et de bienfaisance sociale.

Voulez-vous :

ACHETER, VENDRE OU LOUER une maison ?
VENDRE OU ACHETER un terrain ou propriété rurale ?
CONSTRUIRE une maison de ville ou de campagne ?
TRAITER UNE OPÉRATION HYPOTHÉCAIRE
 comme emprunteur ou bailleur de fonds ?

ADRESSEZ-VOUS à la

Générale Immobilière

18, rue de Suisse, - Téléph. 223.02

Répertoire d'affaires intéressantes à la disposition des clients.

THÉVENET

SES CIGARETTES sont une merveille de
 présentation et de goût. Choix unique en
 Belgique d'objets de luxe, orientaux,
 merveilleux pour cadeaux.

180, rue Royale (face Astoria), **BRUXELLES**
 Téléphone : 242,17

ANVERS, rue du Berceau, 22